

La noce

(récit)

Comme je ne me marie pas pour me marier mais simplement pour légaliser les battements de nos deux cœurs, je ne veux pas qu'extérieurement cet acte ait plus d'importance qu'il n'en a au fond de nos âmes, et qu'on puisse faire du fracas, même bienveillant, autour..."

Stéphane Mallarmé (lettre à Henri Cazalis)

I

Daphné se marie après-demain. Une centaine de petits cartons ivoire a déjà propagé la nouvelle. Cependant, Dieu sait pourquoi, la chose lui paraît encore incroyable. Elle est là, blottie dans sa petite voiture qui sent le neuf (l'offrande du père), elle roule lentement tout en essayant de prendre à la rigolade son futur statut de femme mariée.

Elle vient de quitter la route après un virage un peu sec et longe maintenant l'allée domaniale qui mène à la propriété de ses parents. Avec ses hauts platanes et son tracé rectiligne c'est une allée prodigieusement familière.

Daphné est assaillie de sensations enfantines. Elle aimerait crier "Voilà ! voilà ! j'arrive !". Mais bien entendu, elle se tait. Les pneus crissent agréablement sur le sol terreux, le bonheur, le malheur, tout s'envole...

Daphné ne se marie plus. Elle a dix ans et la jolie voiture est soudain pilotée par une petite fille irresponsable dont les mains reposent avec négligence sur le volant. Cette enfant (qu'on avait oubliée) laisse errer son regard sur son royaume. Les troncs se succèdent comme dans un rêve. Les platanes ont été placés là pour vous accueillir. Ils forment incontestablement une haie d'honneur. Leurs branches les plus hautes se touchent, créant une voûte protectrice. On est bien. On avance comme dans un cloître naturel. On se recueille.

Daphné ne se décide pas à allumer les phares. Elle laisse la voiture rouler en aveugle, elle lui fait absolument confiance.

Mais au bout de l'allée, là où les arbres semblent se rejoindre, il y a ce creux noir, incertain, où gît une absence. Peut-on se marier sans sa mère ? se demande Daphné la gorge serrée.

Eva est morte il y a cinq ans.

Depuis ce temps le manoir est fermé. Georges a épousé Irène, il vit chez elle et tout va très bien. Aujourd'hui Daphné s'apprête à épouser Belair. Chaque destin suit son cours... Est-ce la vie qui tient la mort prisonnière ? Ou bien la mort qui garde la vie en prison ? Daphné pense que la vie est plus forte que la mort, mais elle n'en est pas tout à fait sûre.

Clothilde, Estelle et Lucienne ont été formelles : Eva aurait aimé marier sa fille dans sa maison bien-aimée. Comment ne pas les écouter ? Comment ne pas s'attendrir sur ces femmes (fées ou marraines ?) qui ont été les amies d'enfance, les amies de jeunesse de sa mère. Elles l'ont veillée pendant sa longue maladie, elles l'ont pleurée et maintenant elles la remplacent.

D'ailleurs, la vieille maison est l'endroit idéal pour recevoir tous ces gens qui ont été invités (plus de cent). Il suffit de l'ouvrir, de l'aérer, de nettoyer la cuisine...

Nous allons compter les draps, songe Daphné en changeant de vitesse, nous allons compter les fourchettes.... Nous allons rendre vie aux trésors d'Eva.

Les marraines ont promis d'être là dès ce soir. Sont-elles déjà arrivées ?

La voiture franchit le portail grand ouvert, elle pénètre dans la cour, contourne le puits et vient se garer gentiment devant les marches du perron. Daphné baisse la vitre, elle inspecte la haute façade sombre. Les contrevents sont ouverts. Une faible lumière brille derrière les vitres de la cuisine.

- Elles sont là ! dit Daphné à voix haute comme si quelqu'un pouvait l'entendre et partager son intime satisfaction.

Mais elle est seule et en éprouve du plaisir. Elle savoure cet instant, elle le fait durer. Et puis, après un bref coup de Klaxon, elle jaillit enfin de la voiture.

- C'est moi ! crie-t-elle d'une voix vibrante. C'est moi ! crie-t-elle encore en gravissant les marches.

- La voilà !... la voilà !... la voilà !...

Les voix semblent réparties un peu partout dans la maison, mais dès qu'on a franchi le seuil on les oublie. On est assailli par les odeurs.

Oh ! ces odeurs ! Daphné les identifie dans le noir. Elle s'attendrit. Il y a le fameux relent de moisi de la tenture de l'escalier qui vous prend aux narines... et puis, plus subtils, tous ces parfums secs de vieux meubles où l'encaustique s'est lentement pétrifié...

Mais les voix se rapprochent. "La voilà ! la voilà !". Quelqu'un tripote un interrupteur et Daphné a le sentiment de découvrir tout à coup un trésor enfoui dans quelque grotte. Le décor se met en place. Il y a d'abord la vieille lanterne de fer forgé pendue à cette longue très longue chaîne rouillée. On ne voit qu'elle. L'ampoule électrique logée à l'intérieur dispense une lueur parcimonieuse qui se répand un peu partout comme du vieil or, aurifiant lentement le coffre noir à pointes de diamant, aurifiant la rampe de l'escalier et bien entendu la tenture lourde de poussière.

Dans la pénombre du couloir les cheveux d'argent de Clothilde s'aurifient et...
Clothilde ouvre les bras.

- Vive la mariée !

Daphné est saisie à bras le corps de tous côtés. Enlacée. Arrachée. Furieusement disputée.

- Vive la mariée !

Les trois femmes l'entraînent sous la lanterne et la dévisagent avec sollicitude. Oui, c'est bien elle. Notre petite. La fille d'Eva. Pas plus grande que ça... un mètre cinquante cinq... et si mince !... quarante trois kilos... Mais quelle élégance, ma chère ! Voyez-moi ce tailleur-pantalon en shantung ! Et ces frisettes ! Une vraie dame !

- Vive la mariée !

Daphné est entraînée dans la cuisine où brûle un bon petit feu.

- Ça va ? demandent les marraines avec anxiété.

La petite chérie ne répond pas.

Elle observe ses marraines qui, découvre-t-elle soudain, ont vieilli. Clothilde a grossi, ses joues sont couperosées. Estelle, par contre, est toujours aussi svelte mais la rousseur de ses nattes est maintenant un peu suspecte, plus agressive. Elle teint probablement ses cheveux. Quant à Lucienne... elle a encore rapetissé... et le foulard de cachemire qui entortille sa tête n'arrange rien... Oh ! ce foulard ! Quand renoncera-t-elle enfin à ce maudit chiffon ? Il accentue encore son aspect de victime !

- Ça va ? répète Clothilde.

Comme elles sont gentilles ! Elles sont venues pour moi.

- Je ne sais pas ce que j'ai, dit alors Daphné.

Elle s'assied sur la première chaise qui se présente et aussitôt les marraines forment un cercle autour de cette chaise.

- J'ai réfléchi des mois et des mois, continue Daphné d'une voix plaintive. Belair et moi on est tout à fait d'accord... Et maintenant... maintenant... je ne suis plus du tout sûre d'avoir envie de me marier. Un silence attentif accueille cet aveu.

- Ça va te passer, dit enfin Clothilde.

Elles avaient préparé un repas délicieux. Une fois dévorés les spaghetti à la Bolognese arrosés de Corbières tout va mieux. On en revient aux appréhensions de Daphné.

- De toute façon, déclare Lucienne qui lave maintenant les assiettes, c'est le plus mauvais jour de la vie ! La chose est bien connue !

Lucienne a été abandonnée peu après ses noces par un homme dont Daphné ne sait rien, mais elle dit cela sans acrimonie. Son turban penche dangereusement sur son oreille droite, le ton est à la blague.

Clothilde hausse les épaules. Elle s'est placée derrière Daphné et ne cesse de lui tripoter

les cheveux.

- Opinion de divorcée, jette-t-elle enfin.

La dernière syllabe a jailli dans un doux chuintement car Clothilde zozote.

- Répète un peu, chuchote Daphné qui a toujours aimé ce zézaiement.

- Divorcée... divorcée...

- Encore, s'il te plaît !

Clothilde rit, elle postillonne. Ses doigts vont et viennent dans cette coiffure un peu rigide qui ne lui plaît pas vraiment. C'est un geste maternel, apaisant.

- Divorcée...

Le mot jaillit de ses lèvres humides, il flotte dans la cuisine comme joli papillon et la mariée semble enfin dans de meilleures dispositions.

Mais quoi ? La fenêtre vibre tout à coup ! Les contrevents grincent avec violence ! Un vent furieux s'engouffre dans la pièce. Estelle court fermer la fenêtre.

- Le temps se gâte !

- Il va pleuvoir !

- Oh ! oh ! glousse Clothilde. Vous savez, c'est un signe ! S'il pleut le jour du mariage...

- Eh bien quoi ? S'il pleut ? demande Daphné en écartant ses cheveux pour ne plus sentir la caresse des doigts.

- La pluie est le symbole de la fécondité.

- Et alors ?

- Vous aurez une ribambelle d'enfants !

- Non merci, grogne la mariée.

- Quelle mentalité !

- Tu ne veux pas de gosses ? Si ta mère t'entendait !

- Elle qui t'a espérée pendant plus de dix ans !

- J'aurai les enfants que je veux, dit Daphné fermement. Un, ou deux... Mais pas tout de suite ! Et la pluie n'aura rien à voir avec ça.

Un coup de tonnerre ponctue cette affirmation et les marraines changent aussitôt de préoccupations.

- Où sont les bougies ?

- Il va y avoir une panne !

La cuisine est plongée dans le noir.

- Merde !

- Où sont mes clopes ?

- Aie ! je me suis cognée !

Une lueur rosâtre venue de l'âtre laisse entrevoir l'étrange sabbat, trois silhouettes noires s'agitent en tout sens. Une bougie rabougrie est miraculeusement trouvée dans un tiroir. On la fiche dans un verre sale où le Corbières a laissé des traces mauves, on la dépose le plus haut possible c'est-à-dire sur le manteau de la cheminée. On se rapproche de cet éclairage tremblotant.

La maison frémit sous l'assaut répété du vent. Clothilde, accroupie devant le feu souffle sur les braises.

- Je ne sais pas si je suis folle, si je suis philosophe ou si je suis amoureuse, zozote-t-elle. Mais pour le feu je suis championne !

- Je doute que tu sois amoureuse ! ricane Estelle qui cherche encore ses cigarettes du côté de la fenêtre.

- A mon âge... ça n'arrive plus... c'est vrai, dit Clothilde essoufflée.

- Je doute que tu l'aies jamais été ! continue Estelle provocante.

- Oh ! écoute... j'ai tout de même mis cinq enfants au monde...

- Ça n'a rien à voir !

- Tu ferais mieux de te taire, coupe Clothilde avec une douceur de voix inquiétante.

Eclairs, tonnerre, pluie sévissent derrière les épaisses murailles, les mots fusent dans la cuisine. Mais Lucienne surgit d'on ne sait où, un pan de foulard sur le nez. Elle apporte deux petits cageots qu'elle débite vivement et jette dans le feu. La flamme grandit. Le chœur des marraines retrouve l'unisson.

- Daphné ! approche-toi !

- Viens te chauffer ma chérie !

- Tu te souviens ?... Quand on faisait griller les châtaignes ?

Docilement, Daphné tire sa chaise près de la cheminée.

- Qu'est-ce qu'on va faire comme ça dans le noir ? gémit-elle.

- On va attendre que la lumière revienne.

- Et si la lumière ne revient pas ?

- Elle reviendra.

- Quand j'étais petite les pannes d'électricité me terrorisaient.

- Mais aujourd'hui tu es grande, dit Estelle.

- La lumière revient toujours, s'écrie Lucienne lyrique. Nous sommes les enfants de la lumière.

- Pour passer le temps on peut se raconter des histoires, suggère Clothilde.

- Des histoires de fantômes ? Brrr...

- Mais non ! Des histoires de mariages !

- Des histoires de nuits de noces ! propose Estelle qui vient de retrouver ses cigarettes.

- Oh ! Pitié ! implore Daphné. Pitié !... Moi qui commençais à oublier tout ça ! continue-t-elle d'une voix geignarde.. Et les nappes blanches, et les verres en cristal, et les fleurs. Ne venez pas m'embêter avec des trucs pornos pardessus le marché ! S'il vous plaît ! Il y a déjà cette horrible affaire de jarretelle de la mariée que Belair et moi détestons mais il paraît que c'est une tradition et...

- Oh ! la jarretelle !

- C'est d'un goût !

- Les cousins de Belair y tiennent beaucoup, dit Daphné d'un ton morne. Je ne sais pas comment nous allons faire pour escamoter ça. Et puis il y a les cadeaux ! J'ai refusé de déposer une liste dans un magasin, alors nous en avons reçu des montagnes chez Papa. Il doit les apporter demain dans la camionnette. Avez-vous une idée de l'endroit où nous pourrions les exposer ? Dans la bibliothèque ? Dans le salon ? Dans le billard ?

- Dans la bibliothèque !

- Au salon !

- Moi je crois que dans le billard...

- Vous voyez ! dit plaintivement Daphné.

Elle se met à pleurer.

Maintenant on entend le battement régulier de la pluie qui cingle le toit, les murs, et résonne plus vivement encore sur les volets de bois disjoints. De temps en temps la blancheur aiguë d'un éclair sillonne l'encadrement des fenêtres, mais les coups de tonnerre se font attendre de plus en plus longtemps. L'orage s'éloigne.

Lucienne a trouvé un bocal de cerises à l'eau de vie sur une étagère. Un cadeau posthume d'Eva... Les cuillers tintent dans les verres. Daphné semble apaisée.

- Puisque tu te maries, eh bien tu te maries ! déclare Estelle. Il ne faut pas en faire un drame.

Daphné renifle.

- Ton Belair est super ! renchérit Lucienne et il semble qu'elle ait trouvé exactement ce qu'il

fallait dire.

Daphné acquiesce en silence. Son regard erre un peu partout en quête de bonheur, sur le feu, sur les reflets du feu qui diaprent murs et plafond. Belair ! Il ne faut pas oublier Belair !

- Je n'ai jamais vu une mariée aussi rouspéteuse ! enchaîne Clothilde en riant. De mon temps nous étions plus enthousiastes. Moi, je trouvais ça magique, la robe, le voile, le bouquet...

- Mais est-ce que tu savais ce que tu faisais ? demande âprement Estelle.

- Je crois... Il y avait des livres, il y avait des entretiens avec le prêtre. C'était terriblement sérieux... Bien sûr c'était plutôt théorique... Mais pour le reste... je me disais qu'on verrait bien une fois qu'on aurait fait le saut...

- Elle appelle ça "faire le saut" ! glapit Estelle.

- On faisait confiance à la vie, réplique Clothilde. On connaissait le principe de reproduction et...

- Le principe ? C'est tout ?

- Oui, c'est tout. Mais c'était déjà un progrès, crois-moi. Nos grand-mères...

- Et tu connaissais aussi le docteur Ogino, j'imagine ? coupe Estelle

- Ouais, bien sûr. Le docteur Ogino...

- C'est qui, ce mec ? demande Daphné.

- Un Japonais.

Mais on ne s'attarde pas sur ce Japonais démodé. Clothilde préfère l'oublier. Elle revient à ce qui la préoccupe : l'évolution des mœurs.

- Tout a changé si vite ! s'écrie-t-elle. Même le sens des mots ! De mon temps les copains c'étaient les garçons avec qui on ne couchait pas et maintenant les copains ce sont les garçons avec qui on couche !

- On ne couche pas avec tous ses copains, corrige gravement Daphné.

- D'accord ! J'ai tendance à généraliser. Mais quand une de mes filles a un copain je sais lire entre les lignes.

Elle tisonne le feu.

- Quand je pense à nos grand-mères ! reprend-elle pensivement. Je n'en finis pas de me poser des questions. Qu'est-ce qui se passait dans leur tête quand elles se mariaient ?

- Rien, décrète Estelle.

- Tu crois ?

- De toute façon on les mariait. C'était la famille qui arrangeait tout. Il y avait toujours une tante marieuse, et beaucoup de curés servaient d'intermédiaires.

- Mais on ne les mariait pas de force ! corrige Lucienne. Je crois savoir qu'il y avait d'abord ce qu'on appelait une "entrevue". On "présentait" le jeune homme à la jeune fille, mais si le jeune homme ne plaisait pas la jeune fille disait non et on n'en parlait plus.

Une rafale de vent s'engouffre dans la cheminée, la flamme de la bougie vacille, semble sur le point de s'éteindre. Et l'amour, dans tout ça ? se demande Daphné incrédule.

Elle est crevée. Elle a quitté son boulot hier soir. Elle a passé la matinée chez le coiffeur. Elle a roulé tout l'après-midi. Et maintenant il faut qu'elle entende toutes ces inepties d'avant guerre !

Mais les marraines sont intarissables.

- Une fois fiancées ? Se posaient-elles des questions ?

- Bof ! dit Daphné. Elles étaient faites comme moi, non ?

- C'est sûr. Elles avaient de la poitrine, et chaque mois, comme on disait, elles "voyaient" leur sang.

- Elles étaient vierges, je te l'accorde. Mais à part ça...

- Pauvre pitchounette ! s'écrie Clothilde. Tu es incapable d'imaginer ça. En ce temps là les jeunes filles formaient une tranche d'humanité à part.
 - Elles étaient asexuées ! déclare Estelle.
 - Qu'est-ce que tu veux dire ?
 - Je veux dire que leur éducation était une affaire d'Etat. On les conditionnait. On les préservait de toute connaissance anatomique afin qu'elles arrivent pures au mariage.
 - Ça veut dire quoi ce machin "arriver pure au mariage" ? demande Daphné en étouffant un bâillement.
 - Ça veut dire "idiotes".
 - Ouais, idiots ! ronchonne Lucienne en tripotant son foulard. Elles n'avaient aucune liberté, elles ne sortaient jamais seules. On surveillait leurs lectures. Si tu jetais un œil sur tous les petits romans de ce temps-là, des livres écrits spécialement pour ces fameuses jeunes filles, tu serais édifiée. Vertu et sentiment ! Pureté ! Le mot "pureté" scintille de page en page, continue-t-elle rêveusement. Il entoure l'héroïne d'un halo de lumière...
 - Je me demande si ces pauvres petites s'interrogeaient sur le sens de ce mot, dit Clothilde perplexe.
 - Elles en étaient incapables... Elles étaient toutes victimes d'un lavage de cerveau.
 - Pureté, c'est "pas touche" ? Non ? dit alors Daphné dont le regard s'éclaire d'une lueur égrillarde.
 - Si tu veux...
 - En ce temps-là les exigences du corps avaient une réputation de saleté incroyable.
 - Mais pourquoi ? demande Daphné.
 - Affaires d'hommes ! dit sombrement Estelle. Les hommes régnaient sur les femmes, un point c'est tout. Ils avaient peur de la bâtardise. Et puis il y avait le baroud d'honneur du dépuclage...
 - Je ne comprends rien à toutes ces histoires, dit Daphné maussade. Elle regarde sa montre ostensiblement, ce qui désole les trois marraines.
 - Eh bien, moi, j'ai une histoire ! s'écrie Clothilde pleine d'espoir. Une histoire vraie !
 - Une histoire de nuit de noces ?
 - Ouais !
 - Une histoire cochonne ?
 - Non.
- Un silence perplexe accueille ce verdict.
- Si vous êtes sages je vous la raconte. D'accord ?
 - D'accord, répond-on sans enthousiasme.

La conteuse lisse sa jupe, et puis elle croise ses mains sur son ventre.

- Sa voix s'élève enfin. Le préambule est long, très long. Clothilde s'embrouille sur l'aspect polisson d'une affaire somme toute très convenable. Elle s'enferme. Elle affirme que ni Feydeau ni Courteline n'auraient pu inventer une chose pareille. Seule la vie...
- C'est une histoire vraie ?

Bien sûr ! C'est une histoire authentique. Clothilde la tient de sa tante Augustine, Dieu ait son âme. Est-ce que Lucienne et Estelle se souviennent de la tante Augustine ? Estelle et Lucienne, d'une seule voix, affirment qu'elles ne l'ont pas oubliée. Une femme sublime dont l'esprit...

- Ça suffit, coupe Daphné. Raconte-nous la nuit de noces de tante Augustine, qu'on rigole un peu !

Et la voici traitée de petite barbare ! En ce temps-là aucune femme n'aurait fait ce genre de confidence. Non ! Ce qu'on se racontait à mi-voix c'était la nuit de noces des autres !

- Jolie mentalité ! gouaille Daphné dont l'intérêt semble en veilleuse.

En l'occurrence, reprend Clothilde en zozotant, il s'agit de la nuit de noces d'une certaine Rose Vigond. Elle est sûre du nom.

- Je me souviens ! s'écrie Lucienne. Le jeune mari souffrait d'un phimosis et...

- Tu n'y es pas, coupe Clothilde. Le phimosis c'était pour ma grand-mère et il est interdit de la raconter.

Daphné demande ce qu'est un phimosis, Clothilde déclare qu'elle lui donnera des explications plus tard. Pour l'instant il s'agit de Rose Vigond que ni vous ni moi n'avons connue, et ne m'interrompez pas tout le temps. Tante Augustine tenait les faits d'une certaine Marcelle Jalabert, couturière à la journée...

- Ah ! les couturières à la journée ! exultent les marraines.

Clothilde supplie qu'on se taise. En effet l'histoire de la nuit de noces de Rose Vigond exige que l'on sache de façon bien précise comment les jeunes filles de ce temps-là passaient le temps en attendant de trouver un mari.

- Elles brodaient, dit Estelle.

- Elles jouaient du piano, renchérit Lucienne. Elles peignaient à l'aquarelle des petits bouquets...

Oui, bien sûr... Mais surtout elles priaient. Dans chaque paroisse un organisme pieux leur était spécialement réservé. La Congrégation des Enfants de Marie... Toute jeune fille convenable en faisait partie... Imaginez un peu toutes ces filles groupées autour de la statue de la Vierge, chaque samedi. Le poitrail ceint d'un ruban bleu ciel. Les paupières baissées. Récitant le chapelet...

Clothilde semble prise d'un élan visionnaire et l'on croirait presque entendre de pieux chuchotements ici même, dans cette cuisine obscure où le feu pétille. Mais soudain sa voix change de registre, elle se fait plus gaie, plus pressante et Rose Vigond apparaît. Elle est là, sous les yeux de Daphné. Fille unique d'un couple de merciers enrichis, elle fait partie de la Congrégation. Elle est vigoureuse et saine, toujours prête à rigoler. A l'église, surtout... Entre deux dizaines d'Ave Maria, rien à faire ! Elle pouffe ! Elle est comme ça et c'est terriblement communicatif.

Maintenant Clothilde déborde d'enthousiasme et la petite Rose devient tout à fait fascinante. Dix-neuf ans, le pied cambré, l'œil brillant, c'est le plus beau fleuron de la Congrégation. Quand elle s'esclaffe, même Victorine Malaffoix a du mal à garder son sérieux. Qui est donc Victorine Malaffoix ? C'est tout simplement la Présidente des enfants de Marie. Une personne d'âge mûr, célibataire et pieuse, tout à fait digne de confiance. Cependant, malgré ses rides et ses cheveux gris, malgré ce ruban qui barre sa poitrine d'un céleste reflet, c'est quelqu'un de gai. On peut se la représenter comme une pure jeune fille qui aurait bien vieilli.

- Un bon cru, en quelque sorte ? suggère Lucienne.

- Oui, c'est ça.

- Mais "virgo intacta" ! minaude Estelle les yeux au ciel.

Oui, virgo intacta. Daphné, tu as fait du latin, tais-toi. Tu as parfaitement compris. Toutefois, par seul effet de dévouement familial, la vie l'avait peu à peu instruite. Les soins aux accouchées, l'éducation des neveux, tout cela avait formé son jugement. Les Enfants de Marie l'adorent. C'est une mère spirituelle délicieuse. Elle comprend tout. On lui confie plus d'un secret...

La conteuse se penche, elle déplace un peu les bûches pour activer le feu.

- Par exemple, continue-t-elle d'un air pensif, quand Rose Vigond se fiance. Je suis sûre qu'elle annonce aussitôt la nouvelle à Victorine Malaffoix. Et je suis sûre aussi que Victorine approuve ces fiançailles. Jules Arbus est beau garçon. Fils d'ébéniste, libéré depuis peu des obligations militaires, il brûle pour les yeux noirs de Rose, chacun le sait. Il brûle pour son petit corsage frémissant, pour sa façon turbulente d'entraver en marchant sa longue jupe de serge...

- Clothilde ! s'écrie Lucienne émerveillée. Tu devrais écrire des romans !

Clothilde agite la main comme si elle partait en promenade, et, sans reprendre son souffle, elle décrit maintenant les émois de Rose Vigond. Comment elle guette de sa fenêtre la moustache blonde et la casquette de son amoureux. Etc...

Une fois fiancés ils ont la permission de se tenir la main. De temps en temps ils échangent un baiser entre deux portes, ou encore sous la tonnelle du jardin. Rose tremble d'amour. Oui, elle tremble en bonne petite femelle échauffée entre les bras de Jules. Mais en raison de la fameuse pureté apprise dans les livres elle n'y prête pas attention.

Le bonheur gomme les questions qu'elle pourrait se poser. Comment se font les enfants ? par exemple. La chose ne l'inquiète pas du tout. Elle dit d'une voix ferme en voulant six. Jules émet alors un petit rire dont elle ne perçoit pas l'intimité égrillarde. Elle en veut six ! Le mariage est l'affaire des femmes. Rose entend régner sur son ménage comme elle a régné sur ses parents qui l'adorent. Et puis... Monsieur le Curé ne cesse de le dire du haut de sa chaire... Dieu bénit les unions chrétiennes en octroyant des enfants ce qui règle définitivement le problème.

- Là, tu exagères sacrement ! déclare Daphné en rongant l'ongle de son pouce.

Clothilde fait signe que non.

Et voici le jour tant attendu ! Le jour des noces ! C'est le mois de juin. Il fait un temps très doux. Une heure avant la messe les cloches de l'église sonnent déjà dans un ciel bleu parsemé d'hirondelles folles...

- Je ne te connaissais pas ce talent, coupe Lucienne éblouie par cette vision printanière. Pas vrai, Estelle ?

Estelle fronce le nez, et la conteuse annonce que tout le bonheur à venir entre par la fenêtre ouverte. Nous sommes dans la chambre de Rose, précise-t-elle. Le désordre est grand. La mariée vient d'enfiler sa robe...

- Elle était comment, cette robe ? demande Daphné très intéressée.

Une belle robe de satin blanc avec des nœuds de velours sur les hanches, improvise Clothilde. Et de la vraie dentelle au décolleté ! Rose s'admire ingénument dans le miroir tandis que la modiste pose sur sa tête, d'un geste délicat, une couronne de fleurs d'oranger faite de plumes et de laiton...

- A propos j'ai ton petit diadème ! dit alors Lucienne en se tournant vers Daphné.

- Oh ! merci ! Tu as pu trouver un modèle ?

Mais on les prie de se taire. Après la couronne de fleurs d'oranger il y a le voile. Il est d'une finesse exceptionnelle. Il retombe avec grâce sur le haut du visage de la mariée, atténuant provisoirement l'escarboucle du regard et...

- Tu en fais trop, coupe Estelle.

Clothilde hausse les épaules.

Ah. ! pour une belle journée c'est une belle journée ! dit-on de tous côtés. La plus belle de la vie !

Rose se sent irréaliste. Elle ne marche pas. Elle flotte.

La messe se déroule dans un déploiement d'orgues et de cierges qui fait sangloter les Enfants de Marie. Elles sont toutes là, autour de l'harmonium, pour un chant d'action de grâces à la Sainte Vierge.

Ensuite c'est le repas. Il s'éternise. On comptera quinze plats et quand arrive enfin le dessert le satin blanc serre un peu l'estomac de Rose. Elle est gourmande. Elle n'a boudé ni le foie gras truffé, ni les sauces, ni l'aspic de volailles. La pièce montée ruisselle de caramel... Maintenant, Jules laisse errer sa main sur la taille de sa promise, un peu à la façon d'un propriétaire mais Rose ne s'en formalise pas. Dorénavant elle appartient à son époux. Monsieur le Curé l'a signalé plusieurs fois pendant son sermon.

Au crépuscule, la panse lourde, on se met à danser. Rose ouvre le bal avec son père qui a trop bu. Le pauvre homme serre la mariée contre son ventre et soupire bruyamment. On dirait qu'un malheur imminent menace sa fille et qu'il en ressent l'effet de façon personnelle. "Allons, papa ! Ne pleure pas !" lui dit-elle. "Je ne te quitte pas ! Je vais habiter en face, de l'autre côté de la rue. Rien ne sera changé, on se verra tous les jours...". Mais le mercier semble inconsolable. La mercière, par contre, ne manifeste aucun émoi. Elle pince les lèvres, elle détourne les yeux de sa fille et ne s'occupe que du bien-être des invités.

- Sacré suspense ! ironise Estelle.

Clothilde lui adresse un clin d'œil et poursuit son récit avec un entrain juvénile. Pour chauffer l'auditoire elle accumule les détails. Maintenant le bal bat son plein et Rose danse comme une folle. Une valse avec le tonton, une polka avec le petit cousin Tout le monde s'arrache la mariée... Les Enfants de Marie se sont disputé les petits morceaux de tulle de son voile qu'elle a déchiré avec allégresse... Quoi encore ? Ah ! oui ! le bouquet ! On s'est battu pour l'avoir quand Rose l'a jeté dans le groupe des garçons d'honneur.

Le temps passe. C'est grisant. Il n'est pas du tout question de s'éclipser discrètement comme il a été convenu avec Jules. La petite épouse s'amuse trop ! Elle évite le regard de son propriétaire. Une étrange anxiété l'incite peut-être à rire, à virevolter, à changer de partenaire. Mais les meilleures choses ont une fin. Le moment vient d'obtempérer.

- Nous y voilà ! dit Estelle en allumant une cigarette.

Happée par un pan de robe, vigoureusement saisie ensuite à la taille, Rose quitte le bal, Elle traverse enfin la rue pour entamer sa vie conjugale

- Personne ne les a suivis ? demande Daphné.

Clothilde affirme que l'assistance a fermé hypocritement les yeux. La fête a continué jusqu'au petit matin. Mais le lendemain ! Le lendemain, quel bouche à oreille mes amis ! Tout le monde chuchote...

- Viens-en aux faits ! supplie Lucienne.

Que s'était-il passé, de l'autre côté de la rue, pour que se déchaînent tant de rires sous cape ? Vous ne le devinerez jamais Les deux amoureux, main dans la main, se sont retrouvés devant le lit nuptial... Jules était-il éméché ?... Trop ému ?... Comment s'y est-il pris pour laisser entendre la crudité de l'acte de la nature ? On peut supposer qu'il s'enferra dans quelque discours maladroit...

- L'imbécile ! jette Estelle les yeux brillants.

Rose refusa tout net de se prêter à ses exigences. Elle prétendit qu'il était devenu fou. Jules tenta peut-être de passer à l'action, formant le vœu désespéré d'une initiation rapide et réussie... Est-ce que je sais ? dit Clothilde en joignant les mains. En tout cas, Rose ne se laissa pas faire ! Elle courut à travers la chambre, n'ayant qu'une idée en tête : échapper à ces horreurs. Elle tourna longtemps autour du fauteuil et pour finir elle grimpa sur l'armoire.

- Oôôh !

Oui, sur l'armoire et c'est la seule chose dont on soit absolument sûr. Le lendemain tout le monde en parlait.

On disait que blottie sur son perchoir elle sanglotait dans un flot de satin fripé. Entre deux hoquets elle affirmait que son père et sa mère n'avaient jamais accompli de gestes aussi répugnants et elle ajoutait qu'elle préférerait mourir plutôt que de céder...

"Descends de là !" suppliait Jules. "Non !". "Tu ne vas pas rester là-haut toute la nuit ?". "Oh ! que si !" lui répondait-on du côté du plafond. "Sois raisonnable !" larmoyait-il "Je te jure que tous les gens mariés font ça...". "Je ne PEUX pas te croire !". Rose reniflait. Une de ses jambes, joliment moulée dans un bas de dentelle blanche, se balançait contre le flanc de l'armoire...

- On s'y croirait ! dit Lucienne et la conteuse est prise du fou rire.

Maintenant, Jules qui tremble d'énervement est assis par terre. Pour ne pas voir cette jambe ravissante il lui tourne le dos et contemple le lit nuptial d'un œil hostile. Un silence douloureux règne dans la chambre.

Rose commence à avoir des crampes. "Si monsieur le curé savait ce que tu..." hasarde-t-elle. "Monsieur le curé te gronderait" dit Jules sombrement "car tu ne fais pas ton devoir d'épouse !". "Joli devoir !" ironise Rose. "Joli devoir pour une Enfant de Marie !" répète-t-elle avec des intonations de martyr. "Ouais, même la Présidente des Enfants de Marie te dirait que tu ne fais pas ton devoir d'épouse !" rétorque Jules à bout d'arguments.

- Ah ! oui ? Eh bien, va la chercher !

On peut imaginer que Jules tenta de négocier. Qu'il supplia encore Rose de descendre gentiment pour faire la paix. Mais Rose essayait peut-être un pouvoir tout neuf dont elle présentait l'importance...

Maintenant, elle n'en démord plus. Elle décrète que si Victorine Malaffoix en personne lui dit qu'elle doit faire ce que Jules demande, eh bien, elle le fera ! Elle restera où elle est le temps qu'il faudra. C'est à Jules d'en décider.

Alors, Jules se lève enfin. Il enfle sa jaquette de noce. Il resserre son nœud de cravate et il s'en va dans la fraîcheur nocturne jusqu'au domicile de Victorine Malaffoix.

Croyez-moi ou ne me croyez pas, dit Clothilde, il la tire de son premier sommeil. Elle le suit sans discuter.

Elle se plante devant l'armoire. Elle lève la tête, et d'après tante Augustine, en trois mots tout s'arrange. Rose Vigond descend de son perchoir...

- Sympa, la Présidente ! s'écrie Daphné avec enthousiasme. Mais Lucienne est perplexe.

- Drôle de femme, tout de même, dit-elle. Elle aurait ensuite raconté ça partout ?

- Mais non, explique Clothilde, elle en a seulement fait confidence à Marcelle Jalabert sous le sceau du secret.

- Ah ! oui ! La couturière à la journée !

L'auditoire se tait. Rêve paresseusement. Se réjouit peut-être d'un instant de faiblesse chez une personne aussi parfaite que la Présidente des Enfants de Marie. Imagine des oreilles, des chuchotements, des rires...

Et tout à coup la lumière électrique revient.

La cuisine ressuscite. Elle apparaît dans son aristocratique vétusté, vous mettant mal à l'aise. Tout est trop jaune sous cet éclairage anémique, tout est sale. Les murs révèlent leurs lézardes, les étagères leur crasse. Les chaudrons, et même cette lèchefrite pendue à côté de la porte sont ternis de vert-de-gris. Un désastre.

- Dieu que c'est sale ! gémit Daphné. Allons-nous coucher avant la prochaine panne de courant. Parce que demain...

Elle embrasse ses marraines et file chercher son bagage qu'elle a laissé dans sa voiture.

Les trois femmes tendent l'oreille. Daphné parle maintenant toute seule dans le vestibule. Cela les fait rire. Les marches de l'escalier grincent, et pour finir on entend frémir le parquet juste au-dessus de la cuisine.

- Madame a choisi de dormir seule, constate Estelle.

- Elle prend la chambre la plus moche, plaide Clothilde. Elle nous laisse les meilleures. Suivons l'exemple de la jeunesse ! Allons nous coucher !

- Oui, c'est ça....Allons nous coucher...

Mais l'heure se prête aux échanges profonds et les trois femmes restent au coin du feu.

- Pauvre Daphné...
- Sa mère lui manque...
- Eva aurait tant aimé marier sa fille...
- Oh ! écoutez ! Eva est mieux là où elle est, tout compte fait...
- Remplacée si vite !
- Georges a refait sa vie. Il a eu raison.
- Six mois après l'enterrement, tout de même !
- C'est la vie !
- La vie ? Ou plutôt l'oubli ?
- Et après une pause :
- Je me suis toujours demandé Si Georges connaissait Irène du temps d'Eva...
- Va-t'en savoir !
- Moi, j'en suis persuadée.
- Le mariage est une chiennerie. Je comprends tout à fait les appréhensions de Daphné.
- Daphné a peur de s'engager, un point c'est tout. Moi aussi j'avais la frousse la veille de mes noces. Toutes les femmes ont la frousse.
- Daphné adore Belair. Elle vit avec lui depuis des mois. Pour eux ce n'est qu'une formalité.
- Ce n'est pas si simple.
- Belair est un garçon adorable. J'ai tout à fait confiance en lui.
- Moi, grogne Estelle, je ne fais confiance à aucun homme. Et pour le malheur de Daphné celui là est beau comme un dieu !
- C'est pour ça qu'elle l'aime tant !
- Ouais... mais d'autres l'aimeront, croyez-moi...
- On soupire. On revient aux questions pratiques.
- Combien d'invités sont prévus, à votre avis ? Une centaine ?
- Deux cent quatorze en comptant les enfants.
- Miséricorde ! Tant que ça ?
- Eva aurait fait face magnifiquement...
- Pauvre Eva... Vous vous souvenez comme elle était maigre, les derniers temps ?
- Elle avait perdu tous ses cheveux.
- Moi, je veux penser à Eva toute ronde, toute frisée. Sinon, je pleure...
- Les trois femmes se taisent.
- Finalement, le mariage... ça aboutit à quoi ? reprend Lucienne d'une voix triste. A la mort et à l'oubli comme pour notre Eva. Ou bien au divorce ! Saccage et partage ! Toutes ces horreurs que j'ai traversées !
- Il y a de bons mariages, tout de même...
- Ah ! oui ?
- Je vis avec le même homme depuis quarante ans, dit Clothilde.
- Ouais ! Mais à quel prix ?
- Le prix du bonheur, ma chère.
- Asservissement et cocufiage ?
- Clothilde frémit sous l'insulte.
- L'asservissement, c'est un choix. Quant au cocufiage, je t'interdis...
- Taisez-vous donc, coupe Lucienne. Si Eva vous entendait...

Le souvenir d'Eva a un effet apaisant. Les trois femmes changent de ton. Elles se mettent à parler de la cérémonie, de leurs toilettes qui les préoccupent beaucoup. Seront-elles assez chics ?

Clothilde et Estelle se liguent contre Lucienne. Elles la supplient de renoncer à son

turban. Ne pourrait-elle pas, pour une fois, mettre un chapeau ?

Lucienne fait la sourde oreille.

- Ce fut une charmante soirée, dit-elle en se levant. Clothilde tu m'as fait mourir de rire.

- Je ne connaissais pas l'histoire de Rose Vigond, ajoute Estelle en ramassant ses cigarettes. Tu es sûre de ne pas l'avoir inventée ?

- Elle est absolument véridique.

- Et le Décaméron cessa faute d'obscurité ! conclut Lucienne avec emphase.

Elles rejoignent leurs chambres en riant.

II

L'orage s'en est allé, le ciel vibre encore de brèves illuminations silencieuses.

Les fenêtres du premier étage sont largement ouvertes sur la nuit. On entend des bruissements de feuilles et puis de temps en temps le choc d'une goutte d'eau tombant sur le sol. Les oiseaux se taisent.

Ils sont probablement là, sur les branches les plus hautes. Blottie dans le lit Empire de la chambre bleue, Clothilde observe la masse sombre de ces feuillages où ils se cachent, elle le sait. Elle les imagine comme des enfants frileux. Ils attendent que sèchent leurs plumages. Elle s'attendrit.

Elle tire sur le drap trop étroit dans lequel elle est entortillée pour éviter tout contact avec le matelas. L'odeur de poussière est vraiment trop forte, elle couvre toutes les bonnes senteurs de la campagne, elle vous brûle les sinus.

La tête de Clothilde est enfouie dans un oreiller de plumes qui pue le mois.

En ce moment (elle vient de fermer les yeux) c'est une tête pleine d'images. Un peu comme une télé dont on aurait coupé le son ! Les cadeaux de mariage défilent... et puis, Dieu sait pourquoi, le contenu de son réfrigérateur, chez elle (il n'y a plus de beurre, Edouard sera furieux)... pour finir elle voit le chapeau supposé de Lucienne... ah ! ah ! le chapeau de Lucienne !...

Je zappe ! se dit Clothilde en changeant de posture. Je zappe ! Les cadeaux de mariage ? Non, pas les cadeaux de mariage. Il faut penser à autre chose.

Elle sait qu'elle ne dormira pas. C'est toujours comme ça quand le corps d'Edouard n'est pas à côté du sien dans les draps, prenant massivement toute la place et livrant ses odeurs. Une fraternité physique s'est créée avec le temps. En fait, ils ne se parlent pas, ou si rarement... Mais ils sont ensemble. Ils partagent l'inquiétant mystère de la nuit et c'est bon. Ils ont peut-être le sentiment de se procurer une mutuelle assistance implicite ? qui sait ?

Clothilde frissonne. Elle ne veut pas penser à ce que seraient ces nuits solitaires si Edouard s'en allait le premier. S'il mourait A nos âges, les perspectives d'avenir sont terrifiantes et la nuit nous les chuchote à tous moments. Je zappe !

Mais elle continue à penser activement à cet état de mariage, justement. Asservissement et cocufiage ! Elle entend encore la voix glapissante d'Estelle. Oh ! celle-là. De toute façon ni elle ni Lucienne ne peuvent comprendre. Asservissement et cocufiage, voilà comment elles résument la paix durable d'une existence partagée. Deux connes...

Clothilde n'a rien dit, elle a eu tort. Maintenant elle se sent capable de prononcer un vrai plaidoyer du mariage, ou plutôt de l'Union Libre. Car un mariage réussi est une Union Libre !

Elle savoure cette formule éculée, elle la fourbit et la voit rutiler dans l'obscurité, concise, superbe. Si on reste ensemble, c'est parce qu'on le souhaite ! Et si on ne le souhaite plus on peut

toujours s'en aller ! Non ?

Mais on ne s'en va jamais, se dit-elle ensuite. Même si l'envie vous en prend on ne s'en va pas. Parce qu'on est deux, justement... et que les deux parties n'ont jamais jamais envie de foutre le camp au même moment.

Asservissement ? Peut-être... Mais ce jumelage, tout de même, a du bon. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'on se dédouble sans cesse, qu'on le veuille ou non. Et de ce fait, le poids de soi-même n'écrase plus la conscience...

Je suis très intelligente ! se dit alors Clothilde en enfouissant son nez dans l'oreiller. Dommage que je n'ai pas le don d'Estelle pour exposer mes idées. Oui, mais Estelle est prof.

Une petite averse moelleuse résonne soudain comme une berceuse qui occuperait toute la fenêtre. La nature est à nouveau bienfaisante et Clothilde ferme les yeux. Elle voit Daphné... Daphné vêtue d'une robe blanche avec des nœuds de velours sur les hanches... Daphné ou Rose Vigond ?

Quelle conteuse Je fais ! J'aurais pu écrire des scénarios, monter des films...

Un paisible ronflement met fin à ce zapping.

On l'entend à peine. Il ne recouvre pas tous ces menus bruits qui hantent maintenant les corridors. Frôlements de tissu, grincements de porte.

Lucienne se promène. Elle vient de quitter le lit d'enfant choisi par esprit de sacrifice où elle se tenait recroquevillée sans pouvoir trouver le sommeil. Elle erre, pieds nus, dans la maison d'Eva, aggravant encore ses tourments avec des souvenirs.

Dans la cuisine elle chipe trois biscuits qu'elle grignote nerveusement. Elle se rend ensuite dans le grand salon avec le sentiment d'accomplir un sacrilège. Et là, dans cette pièce d'apparat où elles n'osaient jamais entrer quand elles étaient enfants, elle allume le lustre. Oui, elle le fait. Et puis elle reste très longtemps devant le portrait de la bisaïeule d'Eva : une toile sublime, toute en blancs, toute en bleus, toute en gris, avec des effets de mousseline ravissants. Elle plisse les paupières et contemple avidement ce tableau.

Lucienne a conscience d'être moche, petite, voûtée, maigrichonne, mais malgré cette apparence pitoyable elle se sent, plus riche que bien des gens grâce aux plaisirs que lui procurent ses yeux. Toute sa vraie nature est dans le regard qu'elle pose longuement sur les choses, et nul n'en sait rien.

Elle éteint le lustre avec regret, et la voici dans le vestibule. Dieu que c'est beau ! Les ombres des meubles s'étalent comme des flaques noires sur le sol... un carrelage ancien orné de petits bouquets et de frises, une merveille ! Et le portemanteau ! Ah ! le portemanteau ! On dirait une sentinelle, là, près de la porte. Il dresse vers le plafond de courtes branches fardées de poussière. Aucun vêtement ne l'étoffe. On dirait un squelette. Il est là comme une supplique silencieuse. On pourrait en faire un dessin terrifiant où seraient suggérés tous les manteaux, toutes les vestes, tous les chapeaux d'antan engloutis dans la benne à ordures du temps... Brrr !

Eva n'est plus.

Lucienne réprime un sanglot. Elle court jusqu'à l'interrupteur, ensuite elle grimpe l'escalier dans l'obscurité et regagne son lit. Demain matin, à la belle lumière du jour, elle reviendra dans le grand salon. Elle fera un croquis de ce portrait blanc, bleu et gris.

Elle enfouit sa tête sous le drap. Oui, elle le fera. Et personne n'en saura rien.

Dans la chambre voisine Estelle l'a entendue aller, venir, et maintenant, ici, il n'y a plus que ce silence peuplé de démons. Clothilde et Lucienne ne bougent plus. Tant mieux !

Daphné dort depuis longtemps. La porte de sa chambre est juste en face. Daphné dort, la vigueur de son jeune corps a eu raison de ses peurs. Daphné ! Je voudrais tant...

En souvenir d'Eva... Uniquement en souvenir d'Eva...

Non. Je n'écarquille pas les yeux pour distinguer toutes ces choses qui me tiennent en éveil : le reflet de l'armoire à glace, l'angle de la commode, la masse confuse du fauteuil crapaud près de la fenêtre. Je garde mes paupières fermées, bien serrées sur ma faculté de voir. Je reste là. En chien de fusil. Le nez contre le mur. J'oublie ces portes que je pourrais ouvrir. Je ne pense pas à elle. Mais toi, ma toute petite, je voudrais te serrer contre moi, fourrer mon nez contre le lobe de ton oreille, renifler ton odeur...

Non, je ne m'assieds pas. Non, je n'écarte pas ma jambe droite, je ne laisse pas mon pied errer sur le sol à la recherche d'une pantoufle.

Je la prendrais doucement à pleins bras, je lui chuchoterais des mots pour la rassurer. Ce serait un geste de mère... un geste de mère.

III

Les heures coulent l'une après l'autre dans l'inexorable sablier du temps. Le jour se lève enfin.

Il est près de huit heures. Une camionnette poussive roule dans l'allée de platanes. L'orage n'a laissé aucune trace si ce n'est un effet régénérateur sur l'herbe et sur les feuillages. La nature est toute fraîche, les arbres sont plus verts semble-t-il, tous les coquelicots des talus se dressent vigoureusement vers le soleil.

A l'intérieur du véhicule, dans un joyeux cliquetis de balais, de seaux et d'outils de jardinage qui s'entrechoquent les passagers parlent très fort.

- Ça fait plaisir de retrouver la vieille maison ouverte, dit Gaston agrippé au volant. Ça rajeunit ! Pas vrai, Virginie ?

- Ouais... mais ça me porte souci d'avoir amené la petite !

- Penses-tu ! Pour une noce, tout de même ! C'est pas comme pour un enterrement ! Pas vrai, pitchoûne ? Ça te plaît de préparer la noce ? jette Gaston pardessus son épaule.

La petite, qui est assise derrière eux sur une caisse, hoche timidement la tête.

- T'as perdu ta langue ?

- N...non...

- Et comment tu t'appelles ?... Répète ! J'ai pas entendu.

- Elle s'appelle Karine, dit Virginie. T'inquiète pas, Gaston ! D'ici ce soir tu en auras plein les oreilles de la petite ! Une fois qu'elle est habituée, elle vous saoule !

Gaston rit et dit qu'il attendra demain pour se saouler. Aujourd'hui il y a tellement d'ouvrage qu'il vaut mieux rester sobre Et puis il se met à taquiner Virginie. Oh ! Berginie ! la Bergère ! Comme au bon vieux temps !

On aperçoit maintenant le toit d'ardoise du château. Encore quelques tours de roue et la camionnette pénètre dans la cour. Elle stoppe devant un hangar, à quelque distance d'un perron. Karine est aussitôt invitée à descendre par le hayon. Elle enjambe les seaux et les balais et la voici debout à côté du puits, tenant sa poupée bien serrée sur son cœur. Les vieux ont disparu dans la remise, ils fouinent, ils blaguent, ils se sont mis à parler patois.

C'est un château, mais sans tours, sans pont-levis, sans donjon. Au-dessus des huit marches de pierre il y a une double porte vitrée grande ouverte. L'intérieur est tout noir.

Où est la mariée ? se demande Karine. Et le prince ? Est-ce que le prince est déjà arrivé ?

- Te fourre pas au milieu ! crie la Bergère dans son dos. Va jouer et sois sage ! Et surtout dis

"bonjour" ! Sois polie !

- Oui mémé.

- Et puis ne vas pas à l'étang, tu entends ? Là-bas, derrière les roseaux ! Il y a un ogre qui mange les petites filles !

- Oui mémé

- Et ne dis pas toujours "oui mémé" !

- Oui mémé.

- Gaston ! Virginie ! Vous êtes déjà là ? Quelle heure est-il ?

Une grosse femme en robe de chambre vient d'apparaître sur le perron, mais ce n'est pas la mariée décide Karine.

- Huit heures, madame Clothilde. On a pensé qu'il y aurait beaucoup à faire, on est venu le plus tôt possible. J'ai amené la petite. J'espère que ça ne dérange pas.

- Pas du tout ! C'est votre petite fille, Virginie ? Elle est superbe.

- La dernière de ma fille, oui. Sa mère travaille aux œufs de caille en ce moment. Elle a des horaires qui changent tous les jours et le samedi ils n'ont pas école, alors...

- Comment t'appelles-tu ? demande madame Clothilde en s'approchant. Cécile ?... Ah ! Karine ! Tu as mangé ta langue ?

- Elle est timide, dit la Bergère, mais ça va lui passer n'ayez pas peur.

Clothilde caresse les cheveux de l'enfant.

- Tu as compris, Karine ? insiste la grand-mère. Tu ne vas pas du côté de l'étang ! Il y a un ogre qui mange les petites filles...

- Virginie ! Vous allez la traumatiser ! Il faut lui expliquer. Elle est grande, elle va comprendre. Ecoute, Karine, derrière la haie de roseaux il y a de l'eau, mais surtout de la vase. C'est dangereux, on peut glisser et se noyer. Voilà... il vaut mieux ne pas s'en approcher.

- Oui madame.

- Quelle jolie poupée ! dit alors la grosse femme. C'est votre bébé, madame ?

Karine roule des yeux effarés.

- Viens m'embrasser...

Karine tend docilement la joue.

- Tu vas nous aider à préparer la noce ? Karine hoche la tête.

- Et ne cours pas vers l'étang ? insiste la grand-mère. Il y a un ogre... et de la vase... et moi je ne peux pas te surveiller sans arrêt ! Si je te trouve à l'étang, ma fille ! Tu vas recevoir !

Virginie lève le poing et Karine, bien que hors de portée, esquivé machinalement le coup.

- Au travail ! Au travail, mes amis ! s'écrie Clothilde avec entrain. Et justement voici la mariée ! Karine sursaute.

Elle lève les yeux et qu'est-ce qu'elle voit ? Une espèce de fille en pyjama rouge, les cheveux en broussaille, les paupières gonflées de sommeil. Alors, elle met sa poupée sous son bras et puis elle s'en va du côté de la remise en faisant bien attention de garder une grande distance avec cette haie de roseaux derrière laquelle une tête d'ogre émerge peut-être de la vase.

Elle s'installe confortablement dans un recoin près de la porte. Le battant à demi ouvert la dissimule mais en même temps elle peut absolument tout voir.

Maintenant il y a des tas de voitures qui arrivent et qui repartent. Elles surgissent du portail, elles font le tour du puits avec de vifs crissemments, et puis crac ! elles s'arrêtent pile devant les marches du perron. On en sort toutes sortes de choses, des bouteilles, des plantes vertes mais surtout des fleurs. Tout ça disparaît dans la maison. Mais un gros type blond survient ensuite sans rien apporter du tout. Ils ont dit que c'était le Très Peur. Il a juste un papier, un crayon et un mètre pliant. Il est de très mauvaise humeur. Il veut tout compter, les tables, les chaises, les fauteuils, mais il y a aussi une histoire d'assiettes fichûment embêtante ! Ou bien

mémé lavera elle-même les belles assiettes à filet d'or ou on mangera dans des assiettes en carton ! Le Très Peur ne garantit pas la casse ! Il dit que quand les gens ont bu ils ne respectent plus rien.

Mémé tire la langue dans le dos du Très Peur. Elle déclare qu'elle s'en fout. Elle a lavé des milliers d'assiettes dans sa vie, alors une centaine de plus ou de moins... Mais à la façon dont elle dit ça on sent bien qu'elle préférerait qu'on les choisisse en carton ces fichues assiettes, cette fois-ci...

Le Très Peur a fini par s'en aller. Il était absolument furieux. Avant de s'engouffrer dans sa petite voiture grise il a crié. D'accord ! d'accord ! il fera livrer ce soir de la vaisselle en faïence ordinaire, des verres en duralex et des couverts en inox ! Matériel incassable et lave-vaisselle, il a tout ça en magasin ! Il suffit de s'entendre sur le prix...

Mémé se contentera de laver les flûtes à Champagne en cristal. Parce que la grosse femme, madame Clothilde, celle-là a poussé un cri affreux quand le Très Peur a dit qu'il avait aussi des flûtes jetables. Gardez ça pour les vins d'honneur du Syndicat d'Initiative ! hurlait elle. Et je me suis demandé ce que c'était qu'un Syndicat d'Initiative, mais ce n'était pas le moment de poser la question. Un truc très moche sans doute, puisqu'ils jettent les verres...

La mariée rigolait. Elle a fait un bras d'honneur en direction de l'auto du Très Peur mais la petite bagnole était déjà dans l'allée de platanes et le Très Peur n'a pas vu l'offense. Elle peut faire un geste obscène, oui elle le peut. Tant qu'elle n'a pas enfilé sa robe c'est permis. Mais si moi, Karine, je mettais comme ça ma main dans le creux de mon coude et si je dressais mon poing, aïe !... Mémé me tuerait ! Et pourtant quand Mémé a vu la mariée faire ça elle a ri. Les mariées peuvent tout se permettre. Ce sont des reines. Le jour où je me marierai je...

Non ! Je rêve ! Qu'est-ce qu'elle fait cette mariée-là, maintenant qu'elle est débarrassée du Très Peur ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Le poirier ! Oui, le poirier ! En haut des marches ! Comme un clown ! On voit sa jolie petite silhouette rouge qui se découpe, tête en bas et jambes en l'air, sur le noir intérieur de la maison. C'est beau comme tout.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce truc là ? a dit Mémé.

- J'irrigue mon cerveau, a répondu la mariée avec une drôle de voix étouffée, et paf ! elle s'est remise à l'endroit. C'est alors qu'elle m'a vue.

- Approchez, jeune demoiselle ! a-t-elle dit.

Elle était encore très essoufflée. Moi, j'ai pas demandé mon reste, j'ai filé au fond de la remise et je me suis cachée derrière un tonneau. Elle a mis du temps pour me trouver et c'était comme cache-cache à l'école. J'avalais mon fou rire. Mais tandis que je me glissais entre le tonneau et le mur en aplatisant mon bébé, crac ! elle m'a attrapée à l'épaule !

Alors ça a été superbien. Je me suis assise sur ses genoux et au début on n'a pas parlé. Longtemps longtemps elle a caressé mes cheveux. On faisait connaissance. C'est une jolie mariée, je trouve, même avec ce pyjama rouge tout froissé qui ne sent pas très bon. Sur la poche du pyjama il y a un dragon brodé avec de l'or, oui, avec de l'or. La mariée a la peau très blanche, je l'ai vu. Une peau très fine. On voit ses veines bleues et ça fait un peu peur. Sa figure est toute ronde, son petit nez rebique en l'air et ses yeux qu'elle garde baissés presque toujours ont comme une lumière grise. Ce que je préfère c'est sa bouche qui est toute petite, très rouge, très ronde et un peu mouillée.

Elle me trouvait jolie, elle aussi, et j'aimais bien ça. Elle tripotait mes cheveux qui sont très blonds alors que les siens sont très noirs. On était bien.

Et puis elle s'est mise à parler, elle a dit comme ça que demain était un grand jour. Qu'elle mettrait une robe blanche et aussi un voile, comme si je ne le savais pas ! J'ai demandé si la robe avait une traîne, elle a réfléchi et puis elle a dit "oui, bien sûr...". Elle a promis qu'elle aurait aussi une couronne.

- Sur le voile ? Ou sous le voile ? j'ai demandé.

Elle ne savait pas très bien. J'ai dit que la couronne par-dessus le voile ce serait plus beau, alors elle a promis de se faire arranger comme je le pensais.

Ensuite elle m'a prise aux épaules et elle m'a bercée comme un bébé. Elle m'a demandé ce que je voulais savoir encore.

- Le nom du Prince, j'ai dit tout bas.

J'ai senti qu'elle cherchait un peu dans sa tête et puis elle a chuchoté qu'il s'appelait Belair. Elle a ajouté ensuite un peu plus fort que ses parents lui ont donné ce nom parce que justement il est hyperbeau. Grand, blond, les yeux bleus et des mains magnifiques... Alors j'ai déclaré que le roi et la reine avaient choisi le plus beau nom de la terre et elle a ri. Mais quelqu'un appelait :

- Daphné ! Daphné !...

Elle a tendu l'oreille, et c'est comme ça que j'ai su son nom à elle. Aussitôt j'ai eu envie de dessiner un cœur et d'écrire à l'intérieur (au stylo feutre) DAPHNE ET BELAIR.

- Daphné ! Daphné ! criait-on.

Elle s'est levée et j'ai cru que c'était fini pour toujours. Mais non. Elle est restée encore un peu. Elle m'a regardée d'un air grave et elle m'a dit qu'elle m'invitait solennellement à son mariage. SOLENNELLEMENT !... Elle l'a répété deux fois. Est-ce que je promettais de venir ?

J'ai promis et elle est partie en courant.

Karine l'a suivie des yeux, et maintenant elle est toute seule dans la remise. C'est son château à elle. Elle va, elle vient dans de vastes traînées lumineuses ou bien elle se réfugie dans des recoins obscurs où s'entassent de vieilles bouteilles enveloppées de toiles d'araignées. Personne ne s'inquiète d'elle.

Ils sont tous dans l'autre château, le vrai, mais Karine s'en désintéresse. Elle joue tandis que ce château lentement ressuscite.

On a d'abord ouvert en grand la porte-fenêtre qui donne sur le parc au fond du vestibule et le bon air de la campagne entre maintenant par un bout, sort par l'autre, assainissant tout sur son passage.

Ensuite, après bien des discussions, la lourde tapisserie moisie qui encombrait l'escalier a été décrochée. Le tissu a craqué, il s'est fissuré et Daphné a beaucoup pleuré. Mais l'effet est superbe. L'escalier livre toute sa perspective, il s'élève majestueusement jusqu'au palier pour le plaisir des yeux. Et là-haut la jolie fenêtre montre à tous ceux qui sont en bas son bel encadrement de bois. Des floppées de soleil entrent par là, les marches rutilent.

Vite, vite, Lucienne a plié cette fichue tapisserie pour que Daphné n'y pense plus. Elle en a fabriqué un paquet informe qu'elle a traîné dans la remise où Karine, dissimulée derrière son tonneau, berce sa poupée. Pendant ce temps Clothilde encaustique vigoureusement la vieille rampe Louis XVI et Estelle s'occupe des fleurs.

Le grand salon, la bibliothèque, la salle à manger, toutes les pièces d'apparat sont prêtes : lavées, dépoussiérées, "estiragnées" comme dit Virginie qui aime bien tuer les araignées. Mais la cuisine ! La cuisine est toujours en chantier ! On y fourre pêle-mêle tout ce qui arrive et Clothilde s'inquiète. Le traiteur va bientôt apporter la vaisselle ordinaire, ça va encore faire des histoires. Toutefois, elle continue à polir la rampe en souvenir d'Eva.

Gaston ratisse la cour. On lui dit que c'est idiot mais il fait le sourd. Du temps de madame Eva, il ratisait chaque semaine, les gestes lui reviennent. Il efface le passage des voitures, d'autres voitures rappliquent, il se fait engueuler, mais...

Macarel ! Berginie passe toute suante ! Elle est rouge, elle rit. Dans le temps, Gaston en a un peu tâté de la Bergère mais jamais tout à fait. Elle lui plaisait. On la lui a prise. C'est la vie. Un journalier est un journalier. Elle a trouvé mieux. Et puis quand elle a été veuve Gaston était en main. Que dire ? Mais c'est une sacrée femme, nom de nom ! A soixante ans, ou presque, elle vous récuré toute une maison en un après-midi.

Elles ont dit qu'on mettrait les cadeaux dans la bibyotèque. Elles ont dit aussi que monsieur Georges allait arriver avec sa camionnette. Il faudra débarquer tout ça. Gaston a déjà préparé la pièce. Il a dégagé la grande table, et puis la crédence, et puis les étagères du bas. On pourra mettre plein de choses, c'est sûr.

Que de sous ont volé en l'air ! Que de sous, mes aïeux !

Moi, pense Gaston, j'y réfléchirais à deux fois avant d'ouvrir mon porte-monnaie pour un cadeau de mariage au jour d'aujourd'hui ! Pas fou !

Aussi vite mariés aussi vite démariés ! Le temps d'un courant d'air et les amoureux sont en guerre ! On se jette les belles assiettes à la tête ! On se partage les enfants si on en a et puis voilà. Il y en a même... Il y en a qui sont concubins, comme ils disent. Et puis un jour ça les pique, ils se marient. Les pitchounets font la haie d'honneur... Gaston a vu ça il n'y a pas bien longtemps quand il faisait le jardin de l'Auberge du Lauragais. Eh bien... il a entendu dire depuis que tout avait craqué très vite quelques mois après la noce. Tant que ceusses-là n'étaient pas mariés c'était je t'aime ! je t'aime ! Une fois passé devant le maire c'est devenu je t'emmerde !

Gaston rigole tout seul.

Il donne encore quelques coups de râteau sur le gravier et soudain il pense à madame Eva. Si vite oubliée. Si vite remplacée. Sa petite aura peut-être un peu plus de chance, se dit-il pour se rassurer.

Quelquefois les noces sont tristes. Piétase ! C'est peut-être pour ça qu'on jette tant de fric...

La bibliothèque est la pièce la plus sombre de la maison. Vers midi il a fallu allumer toutes les lampes pour mieux se débrouiller avec les cadeaux : le plafonnier, le lampadaire doré, les appliques et même le petit bougeoir avec son ampoule électrique en forme de flamme.

Le résultat n'est pas fameux. On a du mal à s'y retrouver. Les trois marraines sont bigrement énervées. Clothilde dit et répète qu'il faut créer des espaces. Et peut-être grouper les cadeaux par genre ? Estelle s'embrouille avec les cartes de visite, elle déclare de façon catégorique son point de vue : si on fait des tas de serviettes éponge et des tas de lampes de chevet ce sera proprement hideux. Quant à Lucienne, sa seule idée c'est que Daphné doit décider.

Mais Daphné est introuvable. Elle a probablement filé dans le parc avec son père.

Irène, peut-être ?

Irène s'est enfermée dans la salle de bains, elle épuise toute la provision d'eau chaude et puis voilà.

Le tapis est jonché de papiers cadeaux. Ils gisent, bariolés, hâtivement déchirés, avec des scintillements de bolducs frisés rouges, jaunes, verts, un vrai massacre !

La Bergère passe par là. Elle essaye d'en récupérer quelques uns comme ça par habitude d'économie, mais baste ! toutes ces belles feuilles imprimées d'oiseaux, de fleurs ou encore de motifs abstraits ont été proprement saccagées. Il n'y a plus qu'à fourrer tout ça dans un sac poubelle, et qu'on n'en parle plus ! Elle se baisse. A gestes rageurs elle débarrasse le sol de toute cette floraison bruisante. Ensuite elle tasse toutes ces inutilités dans un grand sac de plastique bleu. Comment se débrouillerait-on sans les sacs poubelles ? se demande-t-elle en fermant celui-ci, en nouant le petit ruban orange avec énergie. Un de plus ! Il ira rejoindre dans la remise tous ceux qu'on a déjà remplis de cochonneries !

Quelque part le téléphone sonne, les trois marraines se précipitent pour répondre.

La Bergère se redresse, une main sur ses reins douloureux, et histoire de souffler un peu, elle jette un œil sur la fameuse exposition qui, malgré toutes ces discussions, semble achevée.

Les cadeaux ont vraiment une drôle d'allure posés comme ça les uns à côté des autres. Voyons un peu... Si on commence en partant de la porte et qu'on fait le tour de la pièce, sur la crédence et puis sur les étagères il y a :

un vase en verre très épais qui a la forme d'une corolle à l'envers, une lampe de chevet bleu vif dont l'abat-jour est un peu de travers, un fer vapeur, une moulinette à persil électrique, un coussin de soie peinte avec des iris Roses, un tire-botte blanc, une petite Cocotte-Minute, un cendrier de marbre, un vase en verre fumé très épais qui a la forme d'une citrouille, un moulage de statuette d'un noir inquiétant, un nécessaire à bridge en cuir vert avec deux jeux de 52 et un bloc marqueur, un miroir à main ancien ou copie d'ancien en argent ou en imitation argent, six serviettes éponges roses nouées d'un joli ruban blanc, une bouilloire électrique, un livre de recettes provençales, une encrier Louis XVI avec une vraie plume d'oie peinte en or fichée dedans, une corbeille en vannerie pleine de fruits en cire très bien imités, pomme, poire, banane et grappe de muscat noir, trois bouteilles de Johnnie Walker dans une caissette en bois blanc, une cafetière électrique, six casseroles émaillées, un porte-livre en fer forgé, un chien de porcelaine bleue, une lampe de chevet en cuivre avec un abat-jour vert, un coffret à cigarettes en marqueterie, trois poêles Téfal unies par un ruban jaune, une batterie en inox comprenant louche écumoire et cuiller à sauce, une grésalle ancienne, Gaston Leroux (œuvres complètes) dans un boîtier de carton blanc, douze torchons fantaisie, un lecteur compact disques, une soupière Martres-Tolosane, douze verres apéritif en cristal, un couvert à salade africain avec des têtes de rhinocéros sculptés en plein bois, un pichet en gré, une balance de ménage électronique, un presse-papiers en gypse, une marotte de modiste poncée par le temps avec des yeux noirs, un plateau de cuivre martelé, un vase en verre épais en forme de corolle à l'envers, un Tanagra, douze chopes à bière ornées de dessins grivois, une nappe en lin brodé et ses douze serviettes assorties, une lampe de bureau Design, un grille-pain électrique, douze serviettes éponges bleu roi, un cendrier en cristal, un sous-main en cuir repoussé (travail maghrébin), une aquarelle représentant un bouquet de fleurs encadrée de bois clair et signée Thérèse, douze cuillers à moka en vermeil, deux immenses bols pour le petit déjeuner, huit serviettes éponges vertes dans un sachet transparent, un petit vase d'opaline bleu et or, un tire-bouchon rutilant, une saucière, un flacon de parfum, trois casseroles en cuivre, un carafon avec un bouchon très pointu, un couvre-pieds en patchwork, six tasses à café en métal emboîtables, un pique-fleurs en cristal, et puis un machin en bois bizarre dont l'usage laisse perplexe...

Virginie est vaguement impressionnée par tous ces objets qu'elle n'a pas toujours pu identifier. Ils symbolisent une façon de vivre qu'elle comprend mal. Elle a le sentiment que tous ces gens ont dépensé leur argent n'importe comment...

Elle quitte la bibliothèque en traînant les pieds. Il manquerait plus que la petite soit partie vers l'étang ! songe-t-elle en émergeant peu à peu de cet état d'hypnose où l'avaient plongée tous ces objets hétéroclites. Ça fait une paire d'heures que j'ai pas vu le bout de sa jupe à celle-là !

Mais pendant ce temps Père et Fille s'en sont allés...

Ils ont quitté sans se concerter cette maison où s'agitent tous ces gens bien intentionnés. Ils avancent d'un même pas tranquille sur le sentier, ils se dirigent vers le parc.

Ils se taisent. Daphné observe Georges à la dérobée. C'est un bel homme grisonnant. Il est vraiment séduisant. Surtout quand il porte des vieilles fringues, pantalon de velours et chemise fripée, comme aujourd'hui ! Et puis c'est quelqu'un de paisible...

Ils marchent côte à côte, sans se toucher, sans que Daphné se penche à son bras, sans qu'il entoure les épaules de sa fille d'un geste protecteur.

D'un accord tacite ils ont emprunté le petit chemin sur la droite qui mène à l'étang. Ils hument déjà la bonne odeur de vase qu'ils connaissent bien. Le sentier est mal entretenu, leurs chaussures empiètent parfois le talus herbeux. Ils foulent avec délice cette chevelure verte et vivace. Ils sont heureux d'être ensemble. Tout les met en joie, les troncs bruns, les branches

basses qu'il faut écarter, les buissons, le chant d'une tourterelle, le vif passage d'un merle, et pour finir, cette touffe de myosotis tardifs au pied d'un églantier.

Daphné prend son élan, elle escalade une souche (un chêne abattu depuis peu). Elle se hisse sur ce promontoire pour apercevoir l'eau grise à travers la haie de roseaux. Georges est resté sur le sentier. Il observe gravement cette petite femme dont le corps a gardé les grâces de l'enfance. Il s'attendrit sur le pied droit de sa fille dont le talon nu émerge d'une vieille espadrille. C'est un pied naïf qui a toujours eu tendance à bifurquer "en dedans". En ce moment il bifurque de façon outrancière, au risque de compromettre un équilibre déjà précaire. Il n'a pas oublié la petite fille en tablier d'école, ou encore la petite fille en chemise de nuit ! Non, oh ! non... Mais c'est la femme qu'il étudie en ce moment avec une sorte de détresse muette. Il ne veut pas s'attendrir, mais bigre de bigre l'idée qu'elle se marie demain...

Daphné pivote sur elle-même et Georges ouvre les bras. Elle se laisse joyeusement tomber contre lui. La voici blottie comme autrefois.

Une joue râpeuse caresse son front, des mains un peu hésitantes enserrant ses épaules. Mais cette étreinte ne dure pas. Ils poursuivent leur chemin l'un derrière l'autre sans échanger un mot.

Hier, aujourd'hui, demain, tout se mêle dans ce silence obstiné. Eva est peut-être là... ou bien n'y est-elle pas... Il semble impossible de prononcer son nom. D'ailleurs on entend maintenant tous les petits bruits familiers de l'étang, un friselis de plumes, un clapotis discret.

Alors Daphné parle enfin. Elle dit qu'à cette heure-ci, en écartant doucement les roseaux, ils vont certainement voir des libellules.

Mais voici enfin achevée la rude journée des serviteurs. La camionnette démarre. "Demain il fera jour !" s'écrie Virginie toute en sueur en se calant sur son siège.

A l'approche du crépuscule la double haie de platanes est enrobée de lumière orange. Les ombres s'étirent majestueusement sur le sol. Rouler dans cette allée sous cet éclairage somptueux est une véritable apothéose. Il faudrait se taire mais Gaston et la Bergère parlent de la noce. Gaston s'extasie sur les anciens fastes retrouvés. Virginie n'est pas d'accord. Elle fait du mauvais esprit. Tout cet argent jeté par les fenêtres ! rouspète-t-elle. Ce n'est un secret pour personne, les affaires de monsieur Georges vont mal, il n'est pas loin de déposer le bilan ! Gaston dit alors que monsieur Georges n'a pas pris un poil de gris. Virginie ricane, elle s'en prend à madame Irène. Une foutue snob ! Jamais jamais madame Eva n'aurait enfermé l'argenterie à double tour pour le mariage de sa fille !

Assise à l'arrière sur un vieux cageot, Karine écoute paresseusement. Elle observe les arbres dont les branches se rejoignent là-haut, créant l'illusion de rouler dans un tunnel de verdure. Mentalement, elle fait des comptes (pour s'occuper). Est-ce que cette allée domaniale s'étend sur un kilomètre, ou sur plus d'un kilomètre ? Elle aimerait demander à Gaston. Juste pour savoir. Le village, elle le sait est à quatre kilomètres du château...donc la route...

Mais les deux vieux n'arrêtent pas de se chamailler ! Ils se coupent tout le temps la parole et c'est toujours à propos de madame Irène. Madame Irène c'est laquelle ? La sorcière rousse ? La folle au foulard bleu ?... Bien entendu, ce n'est pas la mariée. La mariée s'appelle Daphné. Madame Irène ? C'est peut-être cette femme maigre, la peau tannée de soleil, toujours en peignoir éponge. On l'a vue deux fois, c'est tout. Mais toujours pour vitupérer. Contre la chasse d'eau. Contre la baignoire... Oui, c'est celle-là ! Même qu'elle faisait vachement peur...

- Oh ! Gaston, il vient quelqu'un ! crie soudain Virginie et Karine sursaute.

La camionnette ralentit et Gaston soucieux scrute le fond de l'allée.

- Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, soupire-t-il.

- Range-toi bien à droite, conseille Virginie. Tu sais qu'on croise mal.

Karine se penche entre les deux vieux pour mieux voir. Elle aperçoit au loin un nuage de

poussière, et dans ce nuage on distingue comme une boule d'or minuscule que le soleil irise. C'est vraiment joli, mais... cette boule grandit à toute vitesse...et...

- Macarel ! Je te lui fais un appel de phare, à ce con ! éructe Gaston.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais la distance s'étant considérablement réduite on voit très bien une belle carrosserie métallisée, très chic.

- C'est le Prince Charmant ! annonce alors la Bergère d'une voix attendrie.

Le Prince ?

Le cœur de Karine bat à coups précipités. Elle écarquille les yeux. Elle voit arriver en douceur une automobile plus belle qu'un carrosse. Et quand on se croise enfin, une main juvénile (magnifique) jaillit par la vitre baissée pour un petit salut d'amitié.

Derrière cette main, Karine éblouie découvre enfin celui qu'elle attendait. Œil bleu, cheveux blonds, et tout et tout... La Huitième Merveille du Monde...

IV

La nuit sera bientôt là pour les gens du château. A cette saison elle se fait attendre. On va, on vient dans une délicate grisaille et pour finir on ne voit même pas disparaître cette auréole de lumière qui rendait les arbres plus noirs.

Il est près de onze heures et les plus âgés titubent de fatigue. Mais il y a toujours dans ces circonstances exceptionnelles quelque chose ou quelqu'un qui vous empêche de trouver le repos. C'est comme si des journées si remplies, si joyeuses, ne pouvaient céder place au temps du sommeil. Certains ont roulé depuis l'aurore sur autoroute, d'autres ont fendu le ciel en Caravelle, une cousine a changé trois fois de train. Et demain...

Lucienne a les os rompus. Mais elle s'attarde encore stupidement sur le palier au lieu d'aller au lit : Elle est là, plantée devant la fenêtre ouverte. Elle rêve. Ou elle observe Dieu sait quoi ?

- Que contemples-tu ? L'étoile du Berger ? crie Estelle essoufflée en montant l'escalier.

Elle vient s'accouder près de Lucienne, elle se penche d'un petit air fouineur. Elle écarquille les yeux. Elle aperçoit peu à peu dans la paix du soir une sorte de stèle vivante. Une double silhouette pathétique. Deux corps enlacés. Deux corps isolés du reste de l'univers par le simple échange d'un baiser.

Ce baiser n'en finit pas. Il est si long qu'il préfigure peut-être l'éternité.

Un tel spectacle nécessite qu'on se taise. Qu'on retienne son souffle... Mais est-ce bien un spectacle ? Tout s'efface lentement. La nuit engloutit petit à petit ces deux êtres qui n'en font qu'un. Elle éteint discrètement le blond et le brun des chevelures, elle gomme les contours. Elle efface les vestiges clairs de ces juvéniles carnations et ne vous laisse dans l'âme que cette impression bouleversante de chant muet...

- Ils seraient mieux au lit ! dit Estelle d'une voix acerbe où perce une étrange détresse. Ça chauffe dur !

- Oh ! écoute ! C'est le meilleur moment de la vie, non ?

- Si c'est toi qui le dis ! rétorque Estelle avec méchanceté. Lucienne se met à pleurer.

- Oublie tout ça, Lucienne ! Tiens ! J'ai quelque chose pour toi. J'ai trouvé un livre super en dégageant les étagères de la bibliothèque... Vois un peu...

Elles s'écartent de la fenêtre, allument la lampe du palier.

- La Physiologie du mariage ! annonce Estelle. Oui, ma chère, tu as bien entendu : la **PHYSIOLOGIE**.

- C'est de qui ?

- Honoré de Balzac.
- Et c'est quoi ? demande Lucienne en reniflant.
- Ecoute bien...

Estelle place le petit livre relié de cuir rouge sous le cône de lumière, elle assujettit ses lunettes de presbytie, tourne quelques pages et déclame de sa voix de professeur :

- Physiologie, que me veux-tu ?

Lucienne éclate de rire. Estelle feuillette le volume tout en marmonnant des commentaires décousus mais il semble évident que le texte lui est tout à fait familier. Il y a, dit-elle, un passage sur la confession absolument indécryptable. Excellent quand on a des insomnies ! Mais le mieux ! le mieux ! ce sont les aphorismes ! Elle cherche. "Le mariage est une science". Qu'est-ce que tu en dis ? Et ça : " Un homme ne peut pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et disséqué une femme au moins..."

- Tu me le prêtes ? demande Lucienne ragaillardie.
- Bien sûr, ma chérie.
- Je crois que ça va m'aider à passer la nuit.
- Et demain tu seras parfaitement recyclée pour affronter cette cérémonie perturbante, conclut Estelle.

Elle se penche. Elle embrasse Lucienne sur la tempe en écartant un peu le foulard bleu. Et puis, main dans la main, elles partent à la recherche du nouvel endroit qui leur a été assigné pour dormir. Elle ne se souviennent plus très bien où sont leurs affaires. Il leur a fallu des dons de stratège pour caser tout ce monde mais enfin chacun a trouvé son gîte.

Ici chaque chambre porte le nom d'une couleur. Il y a la chambre bleue, la chambre jaune, la chambre verte, la chambre rose. Ou encore le nom d'une fonction ecclésiastique : la chambre de l'oncle chanoine. Certaines, plus modestes, sont chambres d'enfants ou chambres d'amis. On en compte douze à l'étage... Mais au grenier cinq chambres de bonnes ont dû être ouvertes et aérées en dernière minute pour les plus jeunes des invités...

- Bonne nuit !

Estelle et Lucienne se séparent en baillant.

Finies toutes les mauvaises pensées qui jadis occupaient tant les esprits ! se dit Lucienne en se glissant dans son lit. Les mœurs ont changé, Dieu merci. Elles ont enfin trouvé un juste accord avec la vie. Le futur époux dort sous le même toit que la future épouse, ce qui du temps de la bisaïeule d'Eva eût été tout à fait inconvenant. Mon livre ? Où est mon livre ?

Qui plus est, personne n'est dupe ! se dit-elle encore en cherchant ses lunettes. Tendrement enlacés, Daphné et Belair ont gravi le vieil escalier de bois pour fêter leurs intimes retrouvailles dans une petite chambre de l'aile nord : la chambre bouton d'or.

L'imposante maison, on le sent, a retrouvé son sens premier. Tous les lits sont occupés.

Les draps blancs du trousseau d'Eva ont déserté les grandes armoires sombres, et des vandales suants ont pillé sans hésiter les piles de serviettes damassées ornées de chiffres brodés. Ces serviettes gisent maintenant, humides et froissées, sur le sol trempé de la salle de bains.

Il faut dormir ! Il faut dormir ! se disent et se répètent tous ces barbares débarbouillés qui gisent dans les chambres. Demain il y aura une explosion tribale ! On va rire ! On va pleurer ! On va picoler !

Ils se tournent, ils se retournent, les bois de lit grincent. Des images les assaillent : d'abord la préparation des costumes, le maquillage, ensuite la procession des voitures, les piétinement les discours... et puis enfin, mais le sommeil approche... avant les libations, avant les danses, avant la bacchanale, l'entrée triomphale dans la maison de Dieu... Mendelssohn et douce lumière de cierges...

Ils s'endorment. L'imposante maison n'est plus qu'un immense dortoir.

Seule, Eva veille.

On l'avait peu à peu oubliée, mais elle est incontestablement la maîtresse des lieux. Certains rêves témoigneront demain de sa présence.

Par prudence, mais aussi pour ne pas troubler cette ambiance de fête, elle a attendu que le silence règne. Maintenant, son intuition lui dit qu'elle peut aller et venir sans risques. Alors elle abandonne cette prison d'épouvante où tous la croient enfouie et décomposée. Elle s'élance dans les corridors. Elle dispose d'un pouvoir magique : elle est invisible mais elle voit tout. On pourrait la confondre aux blancs rayons de lune qui inondent les chambres ou encore à ces masses noires qui ne sont en réalité que des meubles. On pourrait l'entendre dans cette goutte d'eau qui martèle l'évier de la cuisine. Mais qui se soucie d'Eva ?

Elle est partout, libre, probablement joyeuse, en tout cas pacifiée. Elle ne songe qu'au plaisir de ses hôtes. De ses doigts irréels elle répand autour d'elle le levain de mille rêves bienfaisants. Elle se dit que c'est sa façon de se joindre à la fête.

Légère, évanescence, elle franchit les murailles de la chambre bouton d'or... Elle se penche sur le lit de son enfant bien-aimée... Comme c'est simple de ne plus être dans la vie ! Comme c'est bon ! L'angoisse des lendemains est abolie, pfft ! Elle s'extasie sur le sommeil de ces deux corps enlacés. Elle hume leurs odeurs. Elle résiste à l'envie de caresser les cheveux de Belair, blonds et frisés, une vraie boule d'or sur l'oreiller.

Toute contente, elle s'en va. Elle emprunte maintenant ce petit escalier en colimaçon qui fût toujours réservé aux fantômes. Les terreurs de jadis ont cette nuit une résonance gaie. Tout est jeu. Eva traverse d'épaisses cloisons en s'amusant. Elle hésite. Elle n'hésite plus. La voici dans la chambre bleue. Estelle est là, blottie en chien de fusil dans un lit bateau. Elle ronfle. Dans cet état cataleptique où elle se trouve plongée par épuisement seule son extraordinaire fidélité est apparente. Toutes les haines d'Estelle ont disparu, elles ne l'entourent plus comme de sévères murailles. Avec sa tresse rouge sur son épaule nue, Estelle, qui ronfle toujours, bouche ouverte, est d'une beauté stupéfiante.

Encore un mur ? Ou peut-être une porte ? Eva franchit l'obstacle avec aisance et la voici devant Lucienne endormie. Lucienne occupe le petit lit de fer qui autrefois était le lit d'enfant de Daphné. Elle a choisi ce lit par esprit de mortification mais surtout parce qu'elle aime occuper très peu d'espace. Sa joue repose sur un livre ouvert et ses pauvres cheveux qui sont devenus tout blancs retombent sur son front. Eva aimerait verser une larme sur le destin de Lucienne. Tous les malheurs de sa vie sont là au pied de ce lit, comme un faisceau d'armes tranchantes. Lucienne a posé ce fardeau. Le sommeil l'a délivrée, et dans sa main droite, Eva le devine, repose quelque outil de combat : un pinceau imaginaire, ou peut-être un fusain...

Mais Lucienne n'est pas seule dans cette chambre ! Près de la fenêtre Eva découvre un matelas. Quelle horreur ! Un matelas posé sur le plancher !... Et bien entendu c'est Clothilde qui roupille sur ce grabat ! Celle-là !... Sans son Edouard, la niche d'un chien lui suffit. Eva s'approche. Elle se penche. Elle entend un petit souffle régulier Dors, Clothilde... dors... Mais elle s'éloigne aussitôt de peur d'entrer dans les rêves de la dormeuse.

Encore une muraille et voici justement la chambre verte, celle qu'on réserve aux hôtes de marque. Des gens dorment là, des gens dont Eva ne sait pas les noms. Sur le traversin de plumes repose la tête d'une femme qui n'est plus très jeune, ses cheveux ont exactement la couleur de cette courte toison blonde qu'elle a eu envie de caresser sur l'oreiller de Daphné. Il y a aussi un homme. Eva aime ces dormeurs mais ils ne l'intéressent pas vraiment. Elle les bénit au passage et puis elle s'en va.

Elle glisse comme ça de chambre en chambre, elle accueille silencieusement tous ces inconnus sous son toit. Elle se réjouit surtout de la blancheur des draps. Elle renifle leur odeur de lavande, elle s'inquiéterait presque qu'on ne les ait pas aérés. Ils sentent le propre, c'est parfait.

Et pour finir la voici dans la chambre de Georges. Il est là, nu, étalé sur le côté droit du lit. Comme d'habitude il a rejeté les couvertures. Près de lui, qu'on le veuille ou non, dort une femme dont le corps est superbe. La main de Georges repose sur le ventre plat de cette femme magnifique.

Eva s'attarde avec complaisance, sa gorge palpite, elle rit. Oui, elle rit. Mais Georges ouvre les yeux, alors Eva s'éloigne pour ne pas troubler le repos de cet homme qu'elle a tant cherché à garder à garder à garder et qui lentement lentement lentement s'en allait loin d'elle.

Elle traverse sans souffrance le bois et la pierre de sa vie passée et s'en retourne dans ce qu'ils appellent tous en secret "la prison d'épouvante". Un lieu de paix.

V

Il était temps de disparaître ! Le ciel révèle timidement sa blancheur. Quelque part, au loin, un coq chante.

Une lumière imperceptible règne maintenant dans toutes ces chambres visitées par Eva. Ici et là on ouvre enfin les yeux. Le temps s'annonce d'une pureté exceptionnelle. Tant mieux ! Chacun se sent prêt à s'amuser !

La cuisine les attire tous. Hâtivement mise en ordre hier soir, elle offre à peu près tout ce qui est nécessaire pour le petit déjeuner : des bols dépareillés, une théière en émail éraflée, un nombre probablement insuffisant de petites cuillers en inox. La chose a été clairement annoncée : on se débrouille !

Quelques irresponsables errent déjà entre le fourneau et la table avec des gestes hésitants, mais Clothilde veille. Elle branche la cafetière électrique, elle distribue les sachets de thé. Elle a tout prévu, ou du moins elle le croit. Elle exhibe un immense paquet de Corn Flakes, du pain de mie en tranches, une boîte de chocolat en poudre et un flacon de chicorée. Quelqu'un réclame de la confiture. Zut et zut ! elle a oublié la confiture. Elle court au placard d'Eva, trouve un pot de gelée de groseilles. Il est un peu moisi mais tant pis. "A la guerre comme à la guerre !" dit poliment quelqu'un. On parle peu. On se préoccupe surtout de soi-même car le petit déjeuner est une affaire délicate pour chacun.

Tous ces personnages en liquette s'attablent enfin. Ils boivent, ils mangent, ils échangent des propos vaseux. Quelques cigarettes rougeoient et l'âcre parfum bleu stimule quelques esprits. Certains mariages chics sont évoqués par un ténor soucieux de lancer une conversation d'ordre général. Un type sympathique, vraiment. Il est tellement brun que Clothilde décide qu'il s'agit d'un "élément rapporté" dans cette famille si blonde. Un beau-frère ?

Le beauf a une aisance de parole ahurissante, c'est sans doute un professeur, ou bien un avocat. Il prétend que certaines familles huppées louent parfois un "château historique" et des "costumes d'époque" pour des "épousailles de choc". La maman de Belair dit qu'elle a vu quelque chose comme ça à la télé. Elle pouffe dans son bol de thé. Elle lève les yeux vers Clothilde qui savoure ce regard azuré destiné peut-être à Eva. Eva dont elle a rêvé cette nuit. Eva dont nul ne se soucie. Les inepties pleuvent. Le beauf affirme maintenant avoir assisté à un mariage avec lancer de pigeons, oui, avec lancer de pigeons sur le parvis ! Qui dit mieux ? L'ambiance est bonne. Le petit noyau dur de la noce (les intimes, ceux qui ont eu le privilège de dormir ici) affiche une attitude anti-snob. Tout sera plus facile.

Maintenant Georges est là, il évolue dans la cuisine avec une aisance souriante, il a un mot aimable pour chacun. Clothilde l'observe. Il prend un plateau sur l'étagère, il y dépose deux bols, une théière et trois toasts beurrés. Georges a changé. Il s'est transformé en mari attentionné.

Une vague de tristesse submerge Clothilde. Elle quitte la cuisine, elle rejoint Estelle et Lucienne sur le perron. Les voici toutes les trois assises sur les marches, pensives, contemplant le puits.

La Bergère jaillit de la remise en brandissant un balai.

- Faudrait qu'ils débarrassent les lieux ! grogne-t-elle en désignant du menton la fenêtre de la cuisine. Je dois nettoyer pour le traiteur ! Gaston dégage les branches pour qu'on puisse parquer les voitures dans le pré ! poursuit-elle avec hargne.

Clothilde lève la main en signe d'impuissance.

- C'est la lutte finââle ! fredonne Estelle mais Lucienne lui envoie un coup de coude dans les côtes.

- Tais-toi ! Que ferions-nous sans eux ?

- Et ma pitchoûne ! continue Virginie exaspérée. Voilà t'y pas que ma pitchoûne s'est fourrée dans la remise ! Impossible de l'en faire sortir !

- Karine ?

- Ouais ! Karine !

- Elle est revenue ?

- Elle a été invitée par la mariée soi-même ! Elle a mis sa robe du dimanche et d'ici à la messe elle sera toute cochonnée si elle traîne là-dedans.

La Bergère fonce vers la cuisine d'un air résolu et jette au passage en se frappant le front :

- Elle veut voir le Prince ! Elle n'en démord pas. Elle veut le voir...

On est bien, ici, dans la remise, derrière ce tonneau, se dit Karine les mains sur les oreilles pour ne plus entendre. Une lumière très douce descend sur vous à cause de cette ouverture là-haut dans le toit, un triangle d'air pur entouré de vieilles poutres grises. Bien sûr il y a ce mur de parpaings plutôt moche, mais on le voit à peine à cause des bûches et des fagots, à cause de tous ces sacs poubelle entassés près de la porte.

On est tout à fait tranquille. Le tonneau est pourri, c'est vrai. Il est moisi. Rosâtre. Il a perdu sa bonne odeur de vinasse. Il pue la poussière sèche. Mais c'est quand même du vin qu'on y mettait dans le temps. Sur son flanc il y a encore des restes de robinet tout déchiquetés. On peut mettre son doigt dans le trou, mais... berk !... c'est tout un nid d'araignées là-dedans ! Maman ! Il vaut mieux ne toucher à rien et s'asseoir sur cette caisse dans le coin.

Karine s'installe. Elle étale autour d'elle la corolle acrylique rose de sa jupe. Aïe ! la robe finement gaufrée s'accroche à un clou rouillé ! Enfin, il n'y a pas de malheur. Juste un petit fil frisé qui sort du tissu comme un grumeau de la crème.

Elle observe ensuite ses chaussures vernies dont le noir si brillant tout à l'heure est terni. Elle les essuie avec l'ourlet de sa jupe et les voilà qui retrouvent tout leur éclat.

Son cœur bat. Mais pas assez fort pour que le Prince l'entende. Il va venir... elle en est sûre. Elle lisse ses cheveux de sa main gauche, caresse sa jupe de sa main droite et serre ses genoux l'un contre l'autre avec une énergie terrible.

La mariée est oubliée, elle n'existe plus. Karine ne pense qu'à LUI. Elle est en extase comme les saints des images de communion. Dans sa tête il y a un œil bleu, et cet œil scintille comme une aigle-marine. Tout son petit crâne est en ébullition. Parfois l'extase se tempère... elle est alors capable d'imaginer autre chose que l'œil... La main du Prince, par exemple... cette main aperçue hier soir à la fenêtre de la voiture en or... Elle voit les longs doigts bruns, les ongles superbes et crac !... L'extase explose encore !

Assise sur sa caisse, Karine laisse errer un peu partout un regard qui ne capte rien. Quelques rires lointains parviennent à ses oreilles mais elle ne s'en soucie pas. Ce sont des rires de télé, comme ceux de Benny Hill le dimanche soir. Des rires artificiels. Ils s'échappent de la maison, bien sûr, car toutes les fenêtres sont ouvertes sur la beauté de ce jour mémorable.

Mais qu'est-ce que c'est ? Quelqu'un vient. On entend un jeune pas sportif sur le gravier de la cour. Quelqu'un approche dans un beau crissement de chaussures neuves.

C'est lui ! Oui, c'est lui.

Il se tient sur le seuil de la remise. Il est là, grand blond, l'œil bleu et tout et tout. Il a mis sa main en visière pour mieux distinguer les choses. Il porte un pantalon gris au pli impeccable, une chemise hyperblanche, mais il n'a pas de cravate.

- Holà ! crie le Prince.

Il avance en tapotant son pantalon qui pourrait se salir. Karine ne bouge pas.

- Où êtes-vous, Belle Princesse ? demande-t-il gaîment. Le Peuple affirme que vous désirez me voir...

Il trébuche sur un cageot, évite sportivement de tomber et dit merde.

- Montrez-vous, Gente Demoiselle ! implore-t-il. Mon temps est compté. Je me marie à onze heures et je n'ai pas fini de m'habiller. Ohé ? Ohé ? Où vous cachez-vous, Petite Peste ?

- Je suis là, dit alors Karine d'une voix enrouée.

- Très bien, dit le Prince.

Il vient vers elle à grands pas et c'est moche qu'il soit tellement pressé. Karine aurait aimé que ça se passe comme dans un film. Qu'on entende une belle musique et qu'il ait la main sur son cœur. Mais Belair avance mains dans les poches. Il trébuche encore et rétablit son équilibre avec la grâce d'un danseur professionnel.

Il est là, devant moi.

- Mon Dieu ! Comme vous êtes belle ! déclare-t-il avec une emphase un peu agaçante. Vous avez une robe magnifique !

- On m'a invitée pour toute la journée, répond Karine en tripotant sa jupe et c'est à ce moment là qu'elle voit sur son pouce un truc noir, du cambouis qu'elle aura ramassé quelque part sur la caisse.

- Voulez-vous voir la mariée ? demande alors le Prince.

- Ouais, dit Karine en dissimulant son pouce.

- Alors, debout !

- Elle a mis son voile ?

- Pas encore. Elle aimerait que vous lui donniez quelques conseils. Elle attend vos directives, je crois.

- Quand je me marierai, dit fermement Karine, je mettrai la couronne sur le voile, et pas le voile sur la couronne. Voilà !

- En ce qui vous concerne vous avez le temps d'y réfléchir quelques années, dit Belair gentiment.

Et sans prévenir il la saisit sous les aisselles, il la hisse contre sa belle chemise immaculée.

- Hop ! Je vous enlève !

Maintenant il la tient vigoureusement serrée contre lui et se dirige à grands pas vers la sortie. Le nez de Karine frôle une joue lisse ombrée d'une superbe frange de cils d'or. L'odeur du Prince est nette, vivace, bouleversante.

- Je veux me marier avec vous, chuchote-t-elle à son oreille. Belair éclate de rire.

- Tu es trop petite ! Et c'est bien dommage !... Mais dans dix ans ? Qui sait ?

Dix ans... un siècle... En attendant ils sortent de la remise, ils traversent la cour inondée de soleil. Karine tient son pouce en l'air pour ne pas salir la chemise du Prince. Elle appuie sa joue contre la superbe joue bien rasée. Elle jette autour d'elle des petits coups d'œil satisfaits. Ils avancent comme dans un rêve mais c'est pour de vrai. Ils montent les marches du perron. Ils pénètrent dans le vestibule. Ils approchent de l'escalier.

Le peuple est là. Oh ! enfin ! Il y a des gens un peu partout dans le château. Ils ont surgi

par magie de toutes ces portes ouvertes et se tiennent respectueusement sur les seuils. Certains sont en liquette, d'autres en pyjama mais Karine s'en fout. Elle entend des applaudissements, des rires, des paroles bienveillantes et elle appuie très fort sa joue contre la joue du Prince Blond.

La mariée, c'est moi !

Ils s'élèvent majestueusement au-dessus de la foule. Ils atteignent le palier et à ce moment-là les choses se gâtent. Le Royal Porteur annonce d'une voix étouffée qu'il n'en peut plus et la voici sur ses jambes, paf ! Tenant toujours son pouce en l'air. Elle regarde bravement devant elle. Il ne manquerait plus qu'elle se mette à pleurer. Par la fenêtre on voit le beau côté du royaume, celui qui concerne la noblesse : une pelouse très verte, des massifs d'hortensias et une allée forestière qui va se perdre dans un bois. Mais on ne doit pas tourner les yeux vers la droite car c'est là que se tient un étang perfide et gris... où gît un ogre... dans la vase noire... Karine est secouée d'un bref sanglot, mais le Prince s'empare de sa main disponible, il l'entraîne.

- Tu vas voir comme elle est belle ! chuchote-t-il d'une voix complice. Dépêche-toi ! Nous sommes déjà en retard !

La foule monte l'escalier derrière eux. Quelques portes claquent et tous ces personnages qui ne sont pas encore débarbouillés disparaissent.

Alors Karine et Belair entrent dans la plus belle chambre du monde. Une pièce profonde dont le sol blond est recouvert d'un tapis bariolé. Ici, le soleil entre à flots par deux hautes fenêtres. Dieu que c'est beau !

Entre ces deux pôles de lumière une opulente armoire offre le double miroir de ses portes comme un monde magique. On y voit le reflet de tous les meubles mais en plus mystérieux. Au premier plan, l'angle d'un lit en palissandre avec la cassure douillette d'une courtepointe rose. En retrait, le dossier vert d'une chaise en tapisserie, le marbre gris d'une coiffeuse et l'éclat roux de son coffrage en pitchpin. Et puis au fond, tout au fond, une frêle colonne blanche où vient se réfugier le soleil. C'est Daphné.

Elle est là, en robe de dentelle, dans le miroir de droite. Elle semble absorbée par quelque chose de très important.

- Encore ce téléphone ! gronde Belair furieux. Je vais débrancher le poste. Je vais interdire qu'on te passe les communications !

- Merci beaucoup, répète Daphné un écouteur contre l'oreille. C'est vraiment très gentil de votre part. A bientôt...

Elle pose le combiné sur son socle. Et puis, chose étrange pour une mariée en blanc, elle louche, elle tire la langue, elle fait les cornes au téléphone.

- Vive la mariée ! hurle Belair surexcité.

Il saisit Daphné à bras le corps, il la fait tourner de toute la force de ses biceps, il n'est plus du tout fatigué ! Daphné vacille sur le beau tapis, elle s'agrippe au bois du lit et soudain elle aperçoit Karine.

- Ah ! mais tu l'as trouvée ! s'écrie-t-elle avec pétulance et voilà Karine enlacée de dentelles parfumées. Eh bien ? Qu'est-ce que tu attends ? jette-t-elle pardessus son épaule à l'intention du Prince. Occupe-toi de ton nœud pap' ! Et puis va chercher ta veste ! L'homme est parti.

- Alors ? tu es venue, ma belle ? poursuit Daphné avec entrain. Montre un peu comme tu es jolie. J'aime beaucoup ta robe, tu sais... Est-ce que ça te plairait de marcher derrière moi quand j'entrerai dans l'église ? Je n'ai pas de traîne, sinon tu aurais pu la tenir... Mais tu seras ma demoiselle d'honneur ! Je n'avais pas pensé aux demoiselles d'honneur ! Heureusement que tu es là ! On fera comme si j'avais une traîne, d'accord ? Tu veux bien ?

- Je sais pas, dit Karine.

- On verra ça au dernier moment, décrète Daphné conciliante. En attendant tu vas me dire comment je dois placer ce foutu voile. Tu me l'avais promis. Tu dois absolument m'aider...
- D'accord, lui répond-on sans enthousiasme.

La chambre est triste, tout à coup. Un petit nuage a mangé le soleil et Karine a mal au cœur.

D'abord ce n'est pas un voile ! C'est une petite moustiquaire comme celle qu'on posait l'été dernier sur le berceau du bébé d'Anita. Le tulle est joli, c'est vrai. Il est fin, léger, transparent et il y a une broderie sur l'ourlet. Mais ce n'est pas un vrai voile de mariée ! Il faudrait un voile immense, plus grand qu'un rideau, un voile qui l'envelopperait toute entière pour qu'on la voie comme à travers un nuage...

Karine sait. Elle a déjà vu des mariées. Elle en a vu une à l'église cet hiver. Elle en a vu aussi dans des catalogues et elle en même vu quatre en même temps, belles comme des fées, dans la vitrine d'un magasin à Toulouse. Elle sait comment il faut qu'elles soient arrangées. D'ailleurs elle a déjà choisi, pour elle-même, tout ce qu'elle mettra le jour du Grand Jour.

Mais Daphné n'est pas une mariée ordinaire, ah ! ça non ! On dirait qu'elle s'en fiche alors qu'elle a le Prince et Tout et Tout. Elle pose la moustiquaire de berceau sur ses cheveux frisés et qu'est ce qu'elle fait ? Elle souffle sur le tulle peur qu'il se soulève ! Elle rit. Elle recommence.

- Ça te plaît, Karine ?

Karine hausse les épaules. Hop ! le petit voile s'envole. Il retombe sur le tapis comme une corolle fanée. Maintenant Daphné fouille dans un tas de vêtements qui encombrant le lit.

- Je ne sais pas où j'ai fichu mon diadème...

Un diadème ? Ooh ! un vrai diadème ? se demande Karine le cœur battant. Mais qu'est-ce qu'elle voit quand Daphné a enfin trouvé ce qu'elle cherchait ? Un truc tordu fabriqué avec de la ficelle ! Un machin dégueulasse ! Pas un diamant ! Pas une perle !

- Il a souffert, constate la jeune femme en essayant de redresser le fil de laiton. Mais quel charmant travail ! C'est du macramé, tu sais... Lucienne l'a fabriqué spécialement pour moi, elle a trouvé un modèle dans un journal de mode des années trente...

Macramé bon à cramer ! se dit Karine. Je te foutrais ça à la poubelle... Mais Daphné s'est approchée du miroir. Elle ceint son front avec ce petit bidule plein de pendeloques minables. Elle secoue la tête, fort, très fort, et les pendeloques valdinguent de tous côtés

- Marrant, non ?

- Il faut mettre le voile par dessous, dit Karine avec fermeté.

- D'accord !

Elle enlève docilement le diadème, place la moustiquaire sur sa tête et ensuite avec une énergie fébrile elle arrive à coincer le voile sous la couronne. Ce n'est pas facile et le résultat est horrible. Le tulle est tout froncé, le chef d'œuvre rétro disparaît dans d'épaisses boursouflures. Daphné ressemble à un petit fromage blanc que l'on aurait décidé de mettre à l'abri des mouches.

- C'est pas terrible ! soupire-t-elle. Désolée, ma belle ! Je crois qu'il vaut mieux mettre le voile pardessus. Aide-moi, s'il te plaît.

Karine s'approche, on lui confie le voile et le petit diadème est alors précautionneusement inséré dans les frisettes brunes. On le voit à peine. Ce n'est plus qu'un fin liseré ivoire dans l'opulente masse sombre. Il souligne gracieusement la naissance des cheveux et tout compte fait c'est plutôt joli.

- Passe-moi le voile !

Karine obéit, fascinée, et le voile joue enfin son rôle. Il enveloppe de brume la tête très ronde et le cou frêle de Daphné, il effleure les manches blanches.

La mariée est très belle.

- Je te plais ?

Karine hoche la tête en reniflant. La mariée est trop belle. Elle la déteste. Mais le voile s'envole une fois encore. Daphné semble avoir oublié sa demoiselle d'honneur, maintenant elle se maquille : avec un gros pinceau elle met du rose sur ses joues, ensuite avec un petit pinceau elle met du noir sur ses paupières. Le voile est là, sur le lit.

Karine approche sa main, elle lisse le voile, elle le caresse, elle l'arrange pour qu'il ne se froisse pas, elle le tripote parce que c'est un porte-bonheur. Et soudain qu'est-ce qu'elle voit sur le voile ? qu'est-ce qu'elle voit ? une traînée noire, là sur l'ourlet brodé ! Malheur ! Elle a taché le voile avec son pouce ! C'est pas vrai. Elle jette un bref coup d'œil sur la mariée qui maintenant peint ses lèvres et puis, c'est plus fort qu'elle, elle approche son pouce du voile et elle complète le travail. Personne ne le verra, mais il y a un beau petit rond de cambouis sur l'ourlet brodé, ah ! mais...

C'est moi qui ai fait ça ! se répète-t-elle. Son cœur bat à petits coups réguliers. Elle chanterait presque. Elle s'éloigne du lit. Elle quitte la chambre...

Elle s'engouffre dans l'escalier où des gens descendent maintenant les uns derrière les autres comme s'ils formaient déjà une procession. Ces gens sont tous très propres. Ils sentent bon. Ils portent des vêtements neufs. Ils ressemblent à des images de catalogue.

Il y a de tout. Des petits tailleurs rouges à jupes courtes et longues vestes, des petits tailleurs verts à jupes longues et courtes vestes, des complets gris, des blazers bleus, une robe trapézoïdale en faille rigide qui découvre largement des genoux bronzés, une robe très longue, très ample, de molle mousseline imprimée... Toutes ces belles toilettes défilent marche après marche et, c'est étrange, on a le sentiment que les corps qui les habitent ont perdu leur facture naturelle. Habilement dissimulés ils semblent redessinés pour la circonstance, selon quelque concept issu d'un ordinateur. Mais si les odeurs corporelles, elles aussi, sont abolies au profit de parfums synthétiques puissants où jasmin, lavande, héliotrope et œillet se confondent, l'ambiance est à la joie, et tout compte fait l'âme y trouve son compte. Les rires fusent. Les voix se font plus aiguës. Les plaisanteries se succèdent. Non, ce n'est pas un jour ordinaire ! Chacun est prêt à en témoigner. La perspective de jouer la comédie du bonheur excite les esprits. Les angoisses et les soucis sont jetés au panier pour quelques heures et si vos pieds sont trop serrés dans des escarpins verts, basta ! Après boire on ira pieds nus !

Un vaste appétit mobilise tous ces personnages. Un appétit de sentimentalité amoureuse (dédiée aux mariés) sur laquelle se greffe, comme un épice fort, la nourriture et le vin auxquels on ne peut s'empêcher de penser.

- Les voitures sont là... Répartissez-vous !

Sur le perron Clothilde dirige les opérations. Elle porte une très jolie robe noire imprimée de bouquets blancs qui la mincit et la transforme en châtelaine. Un vaste chapeau de paille grise ombre son visage un peu congestionné.

Elle compte les automobiles, elle compte les invités. L'émotion a déserté son cœur. Mais qui vient donc à contre-courant ? Un homme corpulent engoncé dans un complet de cérémonie grimpe les marches et s'approche d'elle. Un type plaisant... C'est Edouard.

- Je suis venu te donner un coup de main, dit-il en lui accordant une brève accolade conjugale. Je ne t'embrasse pas à cause du chapeau. Il m'intimide.

Clothilde est inexplicablement soulagée de toutes ses préoccupations. Elle tripote la cravate de son époux, elle époussette les revers de son veston.

- Georges est parti depuis une heure, annonce-t-elle d'un ton léger comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Je crois qu'ils se sont disputés lui et Irène. Elle voulait faire une course urgente à la pharmacie...

- Elle prend encore la pilule, à son âge ? s'esclaffe Edouard.

- Arrête ! Je crois qu'elle est diabétique ou quelque chose comme ça...

- Alors ? S'ils ne sont pas là dans les temps ? C'est moi qui vais mener la petite à l'autel ? demande Edouard désorienté.

- Mais non ! dit Clothilde rassurante. Il a juré qu'il serait devant la mairie à l'heure pile ! D'ailleurs, poursuit-elle rêveusement, personne n'aurait l'idée de te demander une chose pareille. Malgré tes cinq enfants tu n'as aucune expérience...

Ils échangent un sourire qui en dit long. Mais Estelle surgit comme un météore, interrompant cet échange muet. Elle est furieuse. Elle fume avec célérité. Elle leur jette au visage que son tailleur pantalon vert vif est la réplique exacte du tailleur jupe de la tante de Belair. Elles viennent de se tamponner dans le couloir et cette grosse blonde filasse a éclaté de rire ! Les mots jaillissent entre ses lèvres crispées comme des petits cailloux coupants. Pour se calmer elle se met à compter les voitures. Elle embrouille tout et finit par jeter son mégot n'importe où au risque de transformer quelqu'un en torche vivante.

Jamais, jamais, sans Eva, nous ne marierons convenablement Daphné...

Mais les voitures s'emplissent. Elles s'éloignent avec leurs passagers. Estelle s'en est allée, elle aussi. Dieu soit loué ! Il fallait voir ce départ... Elle courait vers sa Peugeot garée derrière la remise quand quelqu'un lui a confié Karine. Viens ma beauté ! criait Estelle. Tu as une sacrée chance, tu vas t'envoler avec les fées ! Lucienne ? Lucienne ? Où es-tu passée ? Viens avec nous ! Compartiment de Dames Seules ! (Décidément, le sacrement de mariage ce n'est pas son truc). Lucienne a fini par se montrer. Elle portait une robe de lin un peu fripée, mais pas de turban ! Juste un joli foulard mordoré noué en bandeau sur sa tête. On ne voyait pas ses cheveux. Elle était superbe. "Bon, on y va ?" glapissait Estelle. "Rendez-vous à la mairie !". On n'entendait qu'elle, ces stridences aiguës avaient quelque chose d'exaspérant. Mais la Peugeot a fini par disparaître, Edouard et Clothilde ont poussé un soupir de soulagement.

Plus personne... Oh ! ce silence...

- Nous allons installer les mariés à l'arrière de notre voiture, décide Clothilde après un temps de réflexion. A la guerre comme à la guerre Et là-bas tout finira bien par s'arranger...

- Comment ça "tout va s'arranger" ?

- Oh ! écoute Edouard... Il aurait fallu que ce soit Georges qui emmène sa fille... La mariée doit se présenter au bras de son père, c'est comme ça. Pour l'instant tout est embrouillé mais nous finirons bien par rétablir le protocole.

- Je vais chercher l'auto, dit Edouard agacé.

- Où es-tu parqué ?

- Au bout de l'allée.

Au bout de l'allée ? Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

- Fais vite !

Edouard s'en va en courant. Il est comme ça, on ne le refera pas. Il se gare toujours à des kilomètres.

Mais voici Belair.

Belair descend le vieil escalier de ce pas élastique qui n'appartient qu'à lui. Auréolé de soleil il est beau comme un dieu, sa chemise blanche, son costume de couleur neutre (vert ou gris, on ne sait pas) font ressortir tout l'éclat de sa magnifique personne. Le nœud papillon est impeccable, oui, impeccable... Mais quelque chose ne va pas. Ses blonds sourcils sont froncés et le bleu de ses yeux a pris le sombre reflet de l'ardoise.

- Je ne sais pas où est Daphné, annonce-t-il d'une voix lugubre en débouchant sur le perron.

- Daphné ? Mais elle est prête, non ?

- Qu'est-ce que j'en sais ?

- Comment ça ?

- Je l'ai quittée il y a une demi-heure pour finir de m'habiller. Elle était avec la gamine. Karine,

ou quelque chose comme ça. Elle avait mis sa robe. Elle essayait son voile...

- L'essentiel y était, dit Clothilde rassurée. Elle est peut-être au petit coin ?

- En haut tout est vide, j'ai fouillé partout. Je vais voir en bas. Je finirai bien par la trouver, tout de même !

Il s'élançait vers les profondeurs de la maison. Clothilde l'entend secouer des portes, lancer des appels furieux de sa belle voix de baryton.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande alors Edouard en freinant devant le perron.

Clothilde hausse les épaules.

- On a perdu la mariée...

VI

Vlan ! une porte à droite. Vlan ! une porte à gauche. Belair surgit dans la cuisine. La Bergère est là, accroupie, en train de nettoyer une flaque de lait. Sans même lever la tête elle affirme que Daphné vient de sortir de la maison. Elle a emprunté la grande porte-fenêtre qui donne sur la pelouse.

- Je l'ai aperçue par la fenêtre, la pauvre. Elle s'en allait vers le parc...

- Avec son voile ? demande étourdi Belair.

La Bergère n'a pas fait attention au voile, mais elle est sûre qu'elle était en mariée, avec sa jolie robe en dentelle. Pourvu qu'elle n'aille pas la salir !... Mais Belair n'écoute plus. Il est déjà dehors. Il marche à grands pas vers les arbres tout en essayant de rester calme.

Il est furieux. Rien à faire, en ce moment il déteste positivement Daphné. Il la hait. Se marier ! Quelle ineptie ! C'est vraiment l'acte le plus stupide qu'il ait jamais tenté d'accomplir dans sa jeune vie. On ne l'y reprendra plus ! Ses vêtements le gênent, le col de sa chemise surtout qui serre outrageusement son larynx. Il étouffe. Ouah ! Et puis ses chaussures ternissent au contact de l'herbe ! De quoi ai-je l'air ?

Daphné ! Dâphné ! Arrête ton cinéma ! Daphné !

Elle m'a quitté. Elle ne m'aime pas, se dit-il tout à coup en inspectant les hautes futaies dont les vertes frondaisons rutilent insolemment sous le soleil.

Un silence hostile règne dans le parc.

Elle ne voulait pas se marier, elle l'a dit, elle l'a répété cent fois. Elle n'a cédé que pour me faire plaisir et je ne suis même pas fichu de savoir pourquoi je tenais tant à l'épouser. Elle a bon cœur. Elle ne m'aime pas. Je l'aime. Elle ne m'aime pas.

Nous allons annuler la fête, c'est mieux comme ça. C'est plus simple que de se marier et puis de divorcer. Pourquoi me suis-je lancé dans un truc pareil ? Pour faire comme tout le monde ? Pour rassurer mes parents ? Pour que tout soit en ordre ? Pour tout gâcher ?

Daphné ! Montre-toi, s'il te plaît. Je ferai ce que tu voudras. Je suis un con, oui un con. Je le reconnais. Tout allait si bien entre nous. Comment deviner ?... Ce matin encore... elle était si douce, si obligeante... elle ouvrait les yeux... elle éclatait de rire et n'en finissait plus de blaguer... sur le maire... sur le curé... sur toutes les choses de la noce... Elle disait que dans cinquante ans ce serait mille fois mieux ! Que la noce serait au pluriel et toute en or !

Daphné n'est jamais sérieuse, songe Belair dont le visage s'éclaire un instant. Elle rit de tout et c'est justement ça qui me plaît. Mais on doit se méfier de ces êtres qui rient, comme ça, de tout et de rien. C'est leur tristesse qui les pousse à rigoler. Daphné ? Est-ce que tu pleures en ce moment, Daphné ?

Il faut le reconnaître, ici, c'est terrible. Le souvenir de sa mère est trop vivant. Elle aura pensé à sa mère... à la mort de sa mère... à la mort... Nous n'aurions jamais dû... Et il y a cet étang vaseux, un peu dangereux paraît-il, dont elle parle sans cesse... un étang avec des

libellules... C'est par là... Hier soir elle ne voulait pas s'en approcher... Ce serait bien d'elle... Ce serait bien d'elle d'y entrer lentement avec sa jolie robe blanche et son voile, et de tout engloutir dans ce limon noir pour me provoquer. L'humour noir de Daphné !

L'étang est là, derrière ce massif de lauriers. Non, je n'irai pas du côté de l'étang. C'est une idée stupide, romanesque, lamentable et moi je suis un type sensé.

Daphné ! Dââphné !...

Elle a sans doute décidé de faire un tour dans le parc pour se désénerver. Je vais la trouver au détour d'un sentier, oui, c'est ça. J'entendrai son petit rire bref et tout sera réglé.

Nous partirons bras dessus bras dessous. Nous entrerons dans la mairie du village comme convenu. Nous dirons "oui". Nous signerons le registre dare dare et hop ! nous filerons comme des flèches. Nous entrerons tout essoufflés dans la petite église illuminée où ils nous attendent tous. Quelle heure est-il ? Onze heures moins vingt. Bigre ! Nous dirons "oui" au curé avant qu'il ne nous demande rien.

Daphné criera : OUI, JE LE PRENDS !

Belair ne pleure pas mais il est secoué de sanglots. Il foule l'herbe haute, il écarte nerveusement les branches et se dirige à grands pas vers l'étang maudit. Son front ruisselle de sueur. Daphné, montre-toi ! Daphné, reviens ! Je ne t'épouserai pas, je le jure. Je ferai tout ce qui te plaira. Nous dirons que la fête est décommandée. Ou bien que la fête n'est pas décommandée et que nous renonçons seulement aux cérémonies officielles. Est-ce qu'on peut arrêter un mariage, comme ça, au dernier moment ? Est-ce que c'est juridiquement possible ? Sans payer ?

Belair s'arrête. Il fixe le sol. Un étrange souvenir d'enfance l'assaille. Il entend la voix de sa grand-mère. "Je voulais dire non " répète cette voix comme une petite crécelle triste "je voulais dire non... j'ai pas osé...". Comment a-t-il pu oublier l'histoire du mariage de sa grand-mère ?

Il l'a oubliée, un point c'est tout. Daphné ! Daphné ! Ecoute moi ! Sans toi la beauté n'est rien. C'est toi qui me l'apportes dans tes mains ouvertes, et personne ne sait qui je suis. Tu es ma mère. Tu es mieux que ma mère. Tu es ma vie. Et si je ne te trouve pas tout de suite je suis fichu !

Non, je n'irai pas vers l'étang. Je ne céderai pas à ces pulsions morbides. Je n'ai pas peur.

J'ai peur.

Merde ! Où te caches-tu ?

- Daphné ?

Le buisson de laurier frémit. Un petit rire gai jaillit tout à coup de cette masse bruissante. Entre les feuilles très vertes où rutille le soleil Belair entrevoit la blancheur d'une robe.

Daphné émerge du buisson. Elle avance gracieusement vers lui en agitant son petit voile blanc un peu fripé.

Trois feuilles vertes sont restées accrochées à son diadème.

- Allons-y ! dit-elle.